2
.72
C3
33

Association Internationale des Amis de Pierre Loti

Cahiers
PIERRE LOTI

Numéro 33 Juin 1961

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES AMIS DE PIERRE LOTI

(Etat nominatif arrêté au 1er juin 1961)

ANCIENS PRÉSIDENTS ET VICE-PRÉSIDENTS

S. M. Impériale Abd-ul-Medjid II, sultan de Turquie, † 1311 (de l'Hégire — 1933). — M. Louis Barthou (+ 1934). — Gabriel Pierné (+ 1938). — Baron Chasseriau (+ 1955). — Claude Farrère (+ 1957).

I. Membres FONDATEURS (à vie) :

M. Fernand Laplaud, Secrétaire-général honoraire (Avignon). — Médecin-Général Ragot (Toulon). — M. Henri Cangardel (Paris). — M. Samuel Loti-Viaud (Rochefort). — Mme Marie Moreau (Latresne). — M. Jean Dufour (Paris). — M. Gilbert Saron (Fianarantsoa). — M. Jean Marie (Paris). — M. Robert Guéneau (Paris). — M. Henry Bodart (Bruxelles). — Ass. des anciens Officiers de Vaisseau. — Les Ecrivains de la Mer (Pr M. Jean d'Esme). — La Ville d'Hendaye. — Mme Flaminio Barbosa de Rezende (Rio de Janeiro). — Mlle Hedwig Bolliger (Suisse). — Amiral Chomel de Jarnieu (La Garde).

II. Membres DONATEURS :

Mme Barouh (Paris), Ct Georges Bertrand (Marseille), M. Blin (Rochefort), M. Borgeaud (Paris), Mme Buffat (Lausanne), M. R. Calmann-Lévy (Paris), Mlle Chabrol (La Grand'Combe), M. Paul Chenereau (Saint-Porchaire), M. Pierre Delmas (Biarritz), M. Adrien Dumas (Paris), M. Van Dyk (Amsterdam), M. P.G. Ekstrom (Suède), M. Ph. Fallourd (Paris), Ct Ferrière (Bordeaux), M. Fruchier (Montpellier), M. Philbert Gaudin (La Roche-sur-Yon), Mlle Golfie-Drouet (Bordeaux), Mme Graffi Accame (Italie), M. Alain Grozait (Paris), Mlle Karak (Paris), Mme Raymonde Lefèvre (St-Mandé), M. Louis Legay (Clermont-Ferrand), Commandant L'Huillier (Tananarive), Amiral Malavoy (Rochefort), M. René Maurice (Paris), Mme Morel-Rieutor (Lyon), Mme Pastariano (Alger , Mme Pierrat (Tucquegnieux), M. Pougnard (La Rochelle), M. Rétif (Tassin), M. Alfred Roulier (Suisse), Mlle de Saint-Mathurin (Paris), Ct Pierre Sizaire (Paris), M. Pierre Sommaire (Bièvres), M. Taboulet (Paris), Mme Visa (Lyon).

III. Membres BIENFAITEURS (abonnements de soutien) :

M. J. André (Bruxelles), M. Atabinen (Istanbul), M. Auffray (New-York), Mme Balis-Enault (Cambrai), Mme Ballion (Latresne), Mme Baqué (Bordeaux), M. Baudelaire (Reims), M. Benedetti (Montpellier), M. Bertrand (Paris), M. Wesley Bird (Etats-Unis), M. Blicq (Lille), Mme de Boissard (Hendaye), Médecin-Général Boudet (Enghien), M. Bougnaud (Paris), M. Bourguignon (Grenoble), Dr Bourriau (Versailles), M. Bouvet (Ciboure), Mme Briend-Guierre (Paris), M. Cadars-Jarly (Bédarieux), Princesse Cantacuzène (Paris), M. Chiry (Belgique), Mlle de la Clergerie (Alger), Mme Coste (Bordeaux), M. Couret (Paris), Mme Damade (Bordeaux), Mme Doublet (St-Cloud), M. Dumora (Langon), M. Marcel Eon (Nantes), M. Fallardeau (Angoulême), M. Gabriel Faure (Paris), Mlle Fermond (Latresne), Mme Foeillet (Saint-Brieuc), Mlle Foeillet (Paris), M. Fouchereaux (Rochefort), M. Fouladoux (St-Jean-Pied-de-Port), Mlle Fourgeaud (Escoire), M. Franca (Paris), M. Franc de Ferrière (Bellevue), Mme Galy (Dinard), Mme J. Gardiol (Genève), Mlle Genier (Mallevialle), M. Gillard (Andrésy), Mme Giraudeau (La Rochelle), Mlle Girrebeuk (La Rochelle), M. Godard (Saint-Avertin), Mme de Guenet (Paris), Ct Guierre (Paris), M. Guillorit (Paris), M. Gutton (La Garde), Cap. Harclup (Sète), M. Hervé (Loix-en-Ré), M. Jeannet (La Chapelle-St-Luc), Mlle Kerbois (Montreuil), Monseigneur Kerleveo (Paris), M. Lagadec (Pont-Croix), M. Lanoizelée (Paris), Mme Larrieu (Hendaye), M. Lavergne (Lormont),

(La suite en page 3 de la couverture)

N° 33 **Cahiers PIERRE LOTI** Juin 1961

Abonnement annuel (France et Communauté) : 8 NF

Etranger : 10 NF

Abonnement de soutien : 10 NF

Chèque postal : Paris 87-67-64

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet.
Tout abonnement non dénoncé au cours du premier mois (janvier ou juillet) est tacitement reconduit et reste dû pour l'année entière

---

SOMMAIRE

Pages

L'Association 2

Pierre Loti. Journal intime inédit, année 1891 (XI) 3

Pierre Loti. Noël d'Espagne 5

Daniel Hervé. La Limoise 9

Jean Kerleveo. Paimpol et Pierre Loti 10

Marcel Bertrand. In Memoriam (poème) 15

Robert Guéneau. Loti et la comtesse Ostrorog 16

Emmanuel Davin. La carrière maritime de Claude Farrère 19

Keith G. Millward. Mme Adam et les débuts de Pierre Loti (fin) .. 24

Variétés. Japo... niaiseries (R. Guéneau). Revue des lectures. Conférences, etc... 28

Mots-croisés lotistes, par Robert Guéneau 32

★

Directeur : Capitaine de Vaisseau (R.) A. Vulliez

Rédacteur en chef : André Moulis

Administrateur : R. Guéneau, 3, rue Girodet — Paris-16e

L'ASSOCIATION

Le Président Jean Marie a accepté la proposition de M. Samuel Loti-Viaud de renvoyer en octobre prochain la réunion du Conseil, cela en raison de l'état de santé de notre Administrateur et du deuil qui vient de le frapper.

Nous souhaitons une cordiale bienvenue aux nouveaux amis qui sont venus se joindre à nous : 575. MM. Parker and sons (Oxford). — 576. M. Taha Toros, Inspecteur-chef au Ministère du Commerce (Ankara). M. Toros possède des documents fort intéressants sur Loti et la Turquie, dont nous entretiendrons prochainement nos lecteurs.

Disons notre reconnaissance aux fidèles qui, pour nous aider, ont transformé leur adhésion ordinaire en abonnement de soutien : Mlle Sery (Issoudun). MM. Chiry (Belgique), Guillorit (Paris), Gutton (La Garde), Jegu (Camaret).

Plusieurs de nos amis ont été frappés dans leurs affections : M. Gaston Boucard (Paris) a perdu sa femme ; notre Administrateur M. Robert Guéneau a perdu sa belle-fille aînée, décédée subitement à l'âge de 39 ans.

Aux familles en deuil et en particulier à Mme Robert Guéneau, l'Association présente ses bien sincères condoléances.

Un trop grand nombre de nos amis n'ont pas encore réglé leur abonnement échu le 1er janvier. Qu'ils se hâtent de le faire, la survie de nos *Cahiers* est à ce prix. Les intéressés trouveront encartée ici une formule de chèque-postal.

Mais si un retard est excusable, ce qui ne l'est pas c'est le refus de certains lotistes (?) de payer l'abonnement commandé, servi et accepté.

Certes, il est légitime de dénoncer son abonnement à une revue qui a cessé d'intéresser ou de démissionner d'une Association dont on n'approuve plus les buts ; mais *en réglant les sommes que l'on doit, comme on en a pris l'engagement signé* au moment de l'adhésion. Nous sommes excédés de ce manque de probité élémentaire et désormais nous confierons à un service de contentieux spécialisé le recouvrement des sommes qui nous sont dues.

Depuis la fondation de nos *Cahiers* en 1952, si nous avons enregistré 98 démissions parfaitement régulières nous avons dû procéder à 138 radiations de personnes qui restent nos débitrices (abonnements impayés, lettres de rappel sans réponse, frais de recouvrement restés à notre charge, etc...). Notre Service bibliographique a même servi des commandes de livres qui n'ont jamais été honorées.

Dans cette triste liste de carencés, on trouve des officiers généraux, des gens fortunés et même un académicien et un ambassadeur. Régionalement les Rochefortais viennent largement en tête, mais sont battus en pourcentage par... les Turcs. Parmi ces derniers, un ancien ministre doit cinq ans de cotisations qui ont été réglées (?) avec de bonnes lettres et la promesse de payer... demain.

Le total de nos créances permettrait d'éditer deux *Cahiers* au moins.

Que nos *vrais* amis excusent notre franchise, mais il était nécessaire de crever l'abcès. Voilà qui est fait.

ATTENTION ! Notre Administrateur, et par conséquent la Rédaction des *Cahiers* et l'Administration de l'Association ont déménagé.

Nouvelle adresse : 3, rue Girodet — Paris-16e (*numéro de chèque-postal inchangé*).

JOURNAL INTIME INÉDIT DE PIERRE LOTI

(ANNÉE 1891 - XI)

Dimanche 1er *novembre.* — Novembre me trouve installé de la veille avec Blanche et Samuel, dans une maisonnette du Golfe Juan, au bord de l'eau bleue, sur la plage où les pêcheurs tirent leurs canots, où les marins de l'escadre apportent un mouvement joyeux.

Il fait des temps limpides, doux, exquis.

Samuel à bord du *Courbet,* en première visite, confié à Le Gall, le sauveteur.

Samedi 14 *novembre* — La journée passée à Saint-Raphaël, par un de ces merveilleux temps d'ici. Avec la comtesse Diane et Jean Aicard, nous allons visiter « Maison close » chez la marquise de Casafuerte (1).

Rentré au Golfe le soir.

Dimanche 15 — Léo et son frère viennent déjeuner avec nous au Golfe Juan. Je les mène à bord, avec Samuel confié à Ad. Le Gall.

Le soir nous dînons tous à Cannes, chez Léo. Il y avait des années que c'était un projet ce dîner chez Léo, nous réunissant.

Lundi 16. — La comtesse Diane, Jean Aicard, Scheffer, à déjeuner et passer la journée chez nous, dans notre maisonnette du Golfe.

Arrive la nouvelle officielle de mon commandement. Que sera ce « Javelot » ?

Lundi soir 16 *novembre* — Quitté le Golfe Juan pour Villefranche. Blanche et Samuel restent provisoirement dans notre maisonnette du Golfe que nous avons gardée.

Jeudi 19 *novembre.* — L'escadre à Villefranche.

Vendredi 20 *novembre.* — Le matin, je quitte le « Courbet », l'incomparable « Courbet » et l'escadre. Tous les officiers viennent faire cercle à la coupée, me serrer la main, et les deux commandants, sur leur balcon, me saluent d'un adieu amical. Et je m'en vais à regret de cette belle escadre où j'ai encore vécu dix mois de jeunesse et d'amour.

Mardi soir 24 *novembre.* — J'arrive à Rochefort, à la maison triste, où sont rentrés depuis la veille Samuel et Blanche.

Les départs du Golfe Juan, de l'escadre, de notre petite maison au bord de la mer, ont été agités et rapides.

(1) Quelle candeur naïve chez la marquise de Casafuerte pour avoir ainsi baptisé sa villa !

A Toulon, au « Capharnaüm », deux jours d'arrêt, seul... Et là, des adieux d'amour.

Puis un jour d'arrêt à Aigues-Mortes, chez Jean le pénitent. Et enfin me voilà ici, après la fin de cette étape méditerranéenne, ayant encore en tête tant de souvenirs de soleil et d'amour — inquiet de ce que va être ce « Javelot » qui m'apparaît un peu sombrement comme toutes les choses nouvelles et inconnues.

Jeudi 26 *novembre.* — A Rochefort, par un temps étrangement doux et beau.

Le soir, arrive Léo, et dans la maison tout semble à peu près comme autrefois.

Dimanche 29 *novembre.* — Dîner dans la salle gothique avec l'abbé Mélinge, Léo et Henri l'Hindou (2).

Lundi 30 *novembre.* — Un temps tiède et tranquille, contrastant avec ces journées glacées d'il y a un an à pareille époque, journée où tante Clarisse s'en allait mourir. Un temps tiède et tranquille, nous restons, Léo et moi, à la fenêtre de ma chambre, regardant passer les bonnes gens de la rue.

Aujourd'hui nous avons baptisé la petite fille de Pierre. Léo et Marie D..., sont parrain et marraine (3).

Vendredi 4 *décembre.* — Le premier anniversaire de la mort de tante Clarisse. Nous restons longtemps au cimetière, Léo et moi, à arranger des fleurs, en une longue guirlande sur sa tombe.

Par contraste avec le dernier hiver, glacial et sinistre, il fait toujours un temps d'une douceur de mai.

Dimanche 6 *décembre.* — Toujours ce temps étonnant, tiède comme un temps de mai. A la fenêtre de ma chambre, ouverte comme en été, nous restons, Léo et moi, à regarder passer les figures autrefois connues, les promeneurs du dimanche. Et il nous semble n'être jamais partis de la maison, ne nous être jamais quittés.

Passe la bande joyeuse du lendemain de mariage de Meynard. Passent toutes nos anciennes connaissances — jusqu'à des chats et des chiens qui étaient nos amis.

8 *décembre.* — Léo repart pour Marseille.

9 *décembre.* — Je quitte Rochefort pour passer quelques jours à Paris, et rejoindre à Hendaye mon nouveau poste inconnu.

(2) Plus tard ce marin devint officier et termina sa carrière comme capitaine de frégate. On l'appelait « l'Hindou » parce qu'il était très brun ; son nom véritable était Paponet. (*Note de S. Loti-Viaud*).

(3) C'était le baptême de la fille aînée de Pierre Le Scoarnec, le serviteur que Loti appelait « mon fidèle du Tonkin », et qui resta au service de la famille Viaud jusqu'à sa mort en 1944. La marraine Marie D... était Marie Durand, cousine des Duplais (de La Limoise). (*ibid*).

Du 9 *au* 15 *décembre.* — A Paris, dans mon logis habituel de l'Hôtel Lafontaine (4).

Le 15 *décembre.* — Au matin, je prends le train du Midi. En arrivant à Bayonne, le soir, par une nuit étoilée, il me semble trouver un air plus tiède et plus léger. Je suis anxieux de demain, de ce que sera ce pays d'Hendaye, de ce que sera ce « Javelot » .

Mercredi 16 *décembre.* — Hendaye. Par un temps sec et froid j'arrive à Hendaye, ayant couché hier à Bayonne. Le premier coup d'œil sur ce petit pays, sur ce petit bateau, où il me faudra vivre une année est plutôt sinistre, angoissant.

Je m'installe à l'Hôtel, à l'Hôtel de France, servi par Paul Bombal qui est venu présider à mon installation d'ici. Et je ne sais pour quelle maison, pour quel gîte me décider. Tout me paraît désolé, inhabitable, hostile. Et comme on a l'impression de l'hiver, malgré l'extrême midi ! Cela encore est une déception.

Une seule chose me charme : ma solitude au milieu d'inconnus, et ma complète paix.

Hendaye 23 *décembre.* — Je m'installe avec le prince (5), dans la petite maison aux terrasses regardant l'Espagne.

Installation de naufragés dans un pays perdu, les choses essentielles nous manquant. Mais le temps est si beau, si calme ; la vue des terrasses si jolie. Nos gens, Paul Bombal et Jean Petit, s'ingénient de leur mieux pour nous tirer d'affaire.

L'idée des 18 mois à passer dans ce pays m'est triste.

Hendaye 24 *décembre.* — Nuit de Noël. A onze heures nous quittons la petite maison, le prince, Scheffer et moi, accompagnés de Brahi le basque, et précédés d'un fanal, pour descendre dans une barque et passer sur la côte d'Espagne, entendre une messe de minuit chantée aux castagnettes et aux tambourins, dans un couvent de capucins.

Ce soir, à Rochefort, c'était l'arbre de Noël des petits, sous la présidence de maman Nadine — le second arbre de Noël de Samuel.

Hendaye 25 *décembre.* — Jours d'angoisse qui commencent : maman Nadine, malade, bien malade me dit-on, et une terreur affreuse me prend que le moment de la perdre ne soit proche.

Hendaye 31 *décembre* — Maman un peu mieux ,dit-on. Arrive, le matin, Ad. Le Gall, le sauveteur. Je dois partir ce soir pour Rochefort et l'emmènerai avec moi.

Bayonne 31 *décembre* 91. — Dans un café de Bayonne, finit anxieusement l'année 91, qui a amené tant de choses heureuses, aux yeux du monde : l'Académie, le « Javelot », Ninette à Bazas, Léo aux transatlantiques.

(4) L'Hôtel du Bon La Fontaine, 66, rue des Saints-Pères. Il existe toujours mais à cette époque il avait également une entrée sur la rue de Grenelle ; cette partie a été démolie et est actuellement occupée par un garage.
Loti descendait dans cet hôtel sous le nom de M. Daniel. (R.G.).

(5) Le prince Bojidar Karageorgevitch.

Après ces cinq ou six derniers jours, passés dans l'angoisse au sujet de maman Nadine, la journée d'aujourd'hui a été un peu plus tranquille, avec des nouvelles meilleures.

A Hendaye il a fait un temps de mois de juin, lumineux, chaud, ensoleillé, — invraisemblable. Une lumière merveilleuse sur les montagnes, un enchantement sur les terrasses de mon jardin. A 11 heures est arrivé Adolphe Le Gall, le sauveteur ; déjeuné avec lui et le prince, dans ma petite maison. Puis nous passons la journée ensemble à Fontarabie, toujours par ce paisible temps d'été, errants dans les rues des chevaliers et sur les murs du château de Jeanne la Folle. Rentrés tous trois à Hendaye, nous dînons dans ma petite maison, servis par Paul et Jean. A 9 heures je pars pour Rochefort, laissant la garde de ma maison au prince. Les gens du pays viennent nous chanter des sérénades dans le jardin. J'emmène avec moi Adolphe Le Gall à Rochefort. Nous coucherons à Bayonne pour nous remettre en route demain matin (6).

(*A suivre*)

(6) Le texte du Journal intime pour la journée du 31 décembre n'a pas été écrit sur le papier habituel, mais sur une feuille double de papier écolier très ordinaire, sans doute trouvée dans le sous-main de l'hôtel de Bayonne. (N.d.l.R.).

Dans son Journal intime de décembre 1891, Pierre Loti vient d'évoquer une Messe de minuit espagnole, entendue sans doute pour la première fois. Quatre ans plus tard, il devait à nouveau venir dans ce couvent des Capucins carlistes pour assister à la même cérémonie.

Il nous conte dans ce passage de son Journal intime, resté inédit jusqu'à ces derniers mois, où notre grand confrère « Le Courrier des Messageries maritimes » l'a publié avec l'autorisation de M. Samuel Loti-Viaud.

A notre tour, nous portons ces pages à la connaissance et à l'admiration de nos amis.

R.G.

NOËL D'ESPAGNE

(1895)

Mardi 24 décembre. — Parti de Rochefort à 2 heures du matin, j'arrive à midi à Hendaye. A la gare de Bordeaux, j'ai pris suivant l'habitude le côté de l'ouest dans mon wagon, pour voir s'ouvrir, après la longue et monotone traversée des Landes, le golfe de Biscaye...

A l'arrivée à Hendaye, l'impression subite et délicieuse d'un climat plus chaud, d'entrer dans une serre. Le vent du Sud souffle et des teintes violentes sont partout sur les Pyrénées et sur le chauve Jaïz-Guibel.

Des impressions d'été sur mes terrasses abandonnées, où s'entassent les feuilles mortes des platanes.

Lucien Labéguerie (7), arrivé hier des Landes, a ouvert la petite maison, allumé le feu, préparé mon déjeuner solitaire. Marcos est arrivé d'Abbadia (8), apportant, de mes vieux amis du château, des roses, des fruits et une jatte de lait...

(7) Notre ami Lucien Labéguerie, ancien matelot de Loti, est heureusement toujours de ce monde. Il vit retiré à Talence (Gironde).

(8) Le manoir de la famille d'Abbadie. Madame V. d'Abbadie initia Loti à la poésie du pays basque. En reconnaissance, il lui dédia l'année suivante *Ramuntcho*.

Dans le jardin, où souffle le vent d'été, le petit Jean-Baptiste, le frère de Simon, est à déblayer les allées que les feuilles mortes encombrent, et son père vient m'offrir sa barque pour me conduire cette nuit à la messe des Capucins, sur la rive espagnole.

Joseph Brady est là aussi, quittant demain le « Javelot », sans doute pour toujours.

A 3 heures, je m'en vais avec Bernard au jeu de paume de la plage. Grand vent, qui promène des tourbillons de feuilles mortes, mais vent du Sud, chaud comme un vent d'été, vivifiant sur nos poitrines nues. La plage est embaumée d'immortelles et d'œillets roses. La mer de Biscaye déferle en grands brisants argentés.

Le soleil baissant, je m'en vais à Abbadia, par les dunes. Des teintes d'or rouge partout. Dans les sentiers qui se creusent, entre des parois de bruyères ou de fougères rousses, remontent des bœufs tranquilles, menés à travers le soir d'or par de petits pâtres en bérets. Des âges sans nombre flottent dans le crépuscule. Les grandes Pyrénées, sombres et violentes de couleurs sous des nuages de cuivre, font des lointains dantesques à ces sentiers où traînent des rayons d'or rouge. Et le vent est chaud, plein de senteurs de vie.

Au dernier crépuscule, je quitte les vieux châtelains d'Abbadia et redescends par des sentiers bientôt obscurs, où l'on croise des chars à bœufs et de vagues silhouettes humaines, disant au passage le bonsoir basque, — et là-bas, au fond de ce gouffre noir qui est l'Espagne, toutes les cloches des couvents et des églises commencent à sonner Noël.

A 11 heures du soir, sonnées à Fontarabie, Jean-Baptiste, le frère de Simon et un autre petit Basque viennent me chercher et nous descendons dans leur barque, avec un ami du « Javelot ». — Nuit tiède, avec une demi-lune en haut, faisant plus noires les montagnes et la silhouette du vieux Fontarabie. Nous accostons à la rive espagnole et après des pourparlers avec les carabineros, nous nous acheminons vers le couvent.

Dans la tiède nuit de Noël, de grandes maisons toutes déjetées de vieillesse, avec des rangées de balcons à la mode d'Espagne, dorment sous la lune. Vingt minutes de route, entre la Bidassoa et les première pentes de la montagne. Croisé quelques bandes de chanteurs basques, qui ont des lanternes et des guitares. Enfin voici le vieux couvent carliste ; nous montons les escaliers de pierre. Par exception, cette fois la chapelle est ouverte ; sans parlementer à la porte, nous entrons. On y voit à peine, dans un épais nuage d'encens qui donne un air de vision aux Capucins immobiles dans le chœur, aux femmes voilées de noir immobiles dans la nef. Au mumure des litanies chantées à mi-voix dans le lointain, une impression funèbre se dégage tout-à-coup de cet amas de femmes assises, de cet amas de têtes uniformément enveloppées de la mantille de deuil qui est d'usage au pays basque pour les cérémonies religieuses et qui a pour but de rappeler la fragilité humaine. La Mort est là partout qui plane... De cette foule de paysans, où les vieillards dominent, s'exhale une odeur de cadavre. Toutes les dalles de cette église sont des dalles funéraires ; on sent la terre pleine de morts sous ses pas. Et c'est l'angoisse de l'inévitable mort qui réunit ici ce soir tous ces êtres d'un jour, qui fait mettre à ces femmes ce voile de deuil sur leurs cheveux. C'est contre la Mort que sonnent toutes

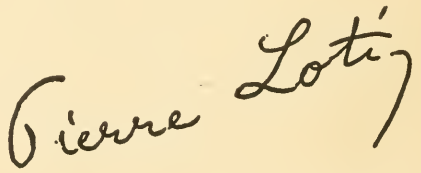
ces cloches d'églises, dont le bruit en ce moment remplit l'air. C'est contre la Mort, contre l'inexorable Mort, que tous ces rites, tous ces dogmes impuissants ont été inventés par les hommes éphémères — et aussi cette Vierge, toute souriante et blanche, au milieu des guirlandes de roses blanches, sorte de vision douce et trompeuse, ridiculement posée sur l'autel, dans un brouillard d'encens (9).

L'encens de plus en plus s'épaissit dans l'air. Les figures des Saints se confondent avec les immobiles moines dont les barbes, les visages, les chevelures, rappellent les vieux temps.

Enfin la messe commence ; dans le chœur nuageux une entrée rituelle d'une douzaine de moines, dont les robes et les capuchons sont de soie blanche, avec des diacres portant des lumières au bout de longues hampes.

Et tout à coup, de l'immense jubé qui est au-dessus de nos têtes, grillé comme un balcon, éclate une musique stridente et étrange, qui fait frémir après le bruit monotone des litanies ; c'est le Christ qui est né, le fictif triomphateur de la Mort, et on salue sa venue avec allégresse. Deux ou trois hautbois, qui ont le mordant des musettes bédouines, mènent un chant follement joyeux de voix humaines, accompagné par une légion de tambours de basque au bruit sautillant et léger, et par d'innombrables castagnettes sonnant entre les doigts agiles. Ce sont de vieux noëls du pays basque — et on voit trembler sur les murailles les ombres dansantes des moines...

La messe, très longue, se continue dans un bruit assourdissant de hautbois, de castagnettes et de tambours, au-dessus des têtes enveloppées de voiles noirs, dans la fumée toujours plus épaisse et grisante de l'encens..



(9) Que nos amis croyants ne s'offusquent pas des quelques épithètes agressives que Loti emploie ici.

D'abord, comme nous l'avons déjà signalé, nous transcrivons littéralement le *Journal intime* ; or, il semble que Loti traversait alors une période de violent scepticisme. De plus, il ne se relisait jamais, sauf quand certains passages devaient être incorporés dans un de ses romans..

Quelle différence de ton avec le texte définitif de *Ramuntcho*, paru un an plus tard, où Loti se montre si respectueux des croyances, et, oserons-nous dire, si rempli de piété. Le roman ne porte-t-il pas en conclusion : « O Crux, ave, spes unica...

R.G.

LA LIMOISE

L'origine de la Limoise, en tant que propriété particulière vient du démembrement de la seigneurie d'Echillais, lequel eut lieu, dans les dernières années du XVII[e] siècle, par le partage entre les treize enfants de Catherine de Belcier, dernier seigneur d'Echillais, héritiers co-partageants de cette belle seigneurie.

La Limoise fut un des petits fiefs qui se formèrent à la suite de ce partage.

En 1733 elle est la propriété des Savarit. Ceux-ci la vendront à M. Grabeuil, procureur des eaux et forêts, qui en jouit en 1765.

Au décès de ce dernier, la Limoise passera à sa fille, Marie Grabeuil, épouse de Antoine Lagarosse, armateur à Rochefort, qui en hérita à la mort de sa femme.

Antoine Lagarosse laissera La Limoise à sa fille, Julie Lagarosse, mariée à M Savigny, lieutenant de vaisseau.

Cette Madame Savigny était, depuis son enfance, très liée avec les deux sœurs Marie-Rosalie et Marie-Victorine Texier, dont la famille habitait à Rochefort au 141, rue Chanzy (aujourd'hui rue Pierre-Loti). Leur maison était très proche d'une autre, sise au 149 de la même rue, dont Mme Savigny était propriétaire.

Le voisinage des maisons de la rue Chanzy et la fréquentation de la Limoise, devaient resserrer les liens d'amitié qui unissaient les membres des familles Savigny et Texier.

Rappelons qu'en 1831, la famille Texier se composait de : la grand-mère Texier, née Julie Bertin, veuve de « Dauphin » Texier, leurs trois enfants, Rosalie (future tante Lalie), Victorine, un garçon, Philippe (qui devint le grand-père de Loti) et sa femme Henriette, née Renaudin. Il y avait encore les deux filles de ces derniers : Nadine et Clarisse (futures mère et tante de Julien), et encore une grand'tante Sillette, fille d'un frère peu fortuné de Philippe Texier.

Sans enfant, M. et Mme Savigny avaient adopté une nièce pauvre, Eugénie Durand, des Sables d'Olonne, à laquelle ils léguèrent la Limoise.

Eugénie Durand, qui était à peu près de l'âge de Nadine et de Clarisse Texier, fut leur amie intime. Elle devait épouser M. Duplais et Nadine Texier s'unir avec Théodore Viaud. Clarisse Texier — tante Claire — refusa toujours de se marier.

Les descendants de ces jeunes ménages devaient perpétuer les relations d'amitié et de bon voisinage nées entre les nouvelles épousées alors qu'elles étaient encore enfants.

Et c'est anisi que La Limoise, qui de nos jours n'a guère changé et est restée propriété de la famille, accueillit, il y a plus d'un siècle, dans son cadre charmant, deux enfants en vacances : Lucie Duplais (« mon amie Lucette ») et Julien Viaud, le futur Pierre Loti.

Daniel Hervé.

PAIMPOL ET PIERRE LOTI

Si José Maria de Hérédia a évoqué en 1893, dans *Maris Stella*... « ceux de Paimpol vers le Nord.. partis pour la lointaine escale... », si d'autre part, Anatole Le Braz a souvent évoqué Paimpol, c'est à Loti que la ville et sa région doivent leur célébrité.

Nous allons tenter dans les pages qui suivront de *rechercher la réalité sur laquelle le romancier a construit « Pêcheur d'Islande »*.

Dans *Le Roman d'un enfant,* Loti avoue qu'il a vu la Bretagne pour la première fois à l'âge de 17 ans, donc en 1867, lors de son entrée au *Borda* à Brest. Elle lui causa « une oppression et une tritesse extrêmes. Ce fut mon frère Yves qui commença à m'initier à son charme mélancolique. Et ensuite l'influence qu'une jeune fille du pays de Tréguier exerça sur mon imagination très tard, vers mes 27 ans, décida tout à fait mon amour pour cette patrie adoptée... ».

Il vint dans la région à cette époque (1877) si l'on en croit son *Journal Intime* qui, en 1882, parle d'un arrêt dans « une petite ville de Bretagne avec Yves, il y a 5 ans ».

Après un séjour à Rochefort il reçoit son affectation pour Lorient. Il y passe un hiver affreux à bord du *Tonnerre* et y retrouve Pierre Le Cor, « Mon Frère Yves ». En mai, le bâtiment se trouve à Cherbourg, en juin à Brest où le romancier s'installe avec « Yves dans un logis propre et blanc de Recouvrance ».

En 1885, Loti précise. « Je descends à Guingamp... Il y a 7 ans, je me rappelle y être venu à la même heure... avec Yves (1), nous rendant en Goélo pour voir sa mère » et probablement pour voir la Trécorroise.

En 1884, lors de son retour à Paimpol, il évoque son « premier passage ici comme aspirant, un soir d'été, il y a 17 ans ». Loti vint donc à Paimpol vers 1867-1868 (2).

(1) *Journal Intime*, p. 68. M. Samuel Viaud met en note que cet Yves est Yann de *Pêcheur d'Islande*. Mais Loti connaissait-il déjà, en 1877, Guillaume Floury, le Yann Gaos, celui-ci n'étant entré au service militaire qu'en 1878 ? Ce n'est pas non plus Joseph Bernard, le véritable « Frère Yves », la rupture de leur amitié fraternelle s'étant produite en 1875. Il s'agit plutôt de Pierre Le Cor, du village de Kergrist en Plounez, que Loti appelle Yves Kermadec dans *Mon Frère Yves*. En 1884, Loti, accompagné de Yann, rend en effet une nouvelle visite « à la pauvre vieille Kermadec », Yann servant d'interprète entre Loti et « la mère d'Yves ».

(2) Loti ferait-il une erreur de date ? En l'été de 1867, il n'était pas encore aspirant, n'étant entré à l'Ecole navale qu'en octobre 1867. Loti vint en effet pour la première fois à Paimpol en 1868, à l'occasion du mouillage du « *Bougainville* », corvette de l'Ecole navale, à Loguivy le 15 août 1868. René Maurice. *En marge d'Aziyadé. Pierre Loti à Lorient. Documents inédits.* Ed. Universelles — Paris — 1945.

Selon ce même ouvrage p. 37, en mars 1878, Loti partit passer quatre jours de permission avec Le Cor, chez les parents de celui-ci à Planès-en-Goëlan « hameau situé à 40 lieues de Lorient, aux environs de Paimpol », ce Planès-en-Goëlan n'étant autre que Plounez près Paimpol. Ce qui confirme bien notre hypothèse dans la note 1 ci-dessus.

1° ORIGINE DE « PÊCHEUR D'ISLANDE »

C'est une nouvelle (?) aventure amoureuse (3) qui conduit Loti, en 1882, à Guingamp, où il rédige un fragment de son *Journal Intime*. Il nous y révèle qu'au mois d'octobre 1882, une jeune fille est venue voir son frère, matelot à bord de la *Surveillante* à Brest. « C'était, dit-il, une fille de pêcheur, brunie à la mer, de cette race des Côtes-du-Nord qu'on appelle « les Islandais ». Elle était remarquablement belle, d'une beauté antique, sculpturale, avec de grands yeux dédaigneux qui m'avaient charmé ».

M. Louis Barthou (4) affirme qu' « elle habita quelque temps à Brest, où elle fut la voisine » de Loti. Le 20 décembre, celui-ci voulant la « retrouver dans son village », dans son cadre habituel vint au pays de Paimpol. Croyant « son entreprise facile, ayant réussi tant de fois, en se donnant moins de peine », il avoue qu'il tenta de la séduire. « Mais, j'échouais devant une noblesse de sentiment, un dédain que je n'avais pas soupçonnés... Je vins ici à la petite ville voisine et dans une chambre d'hôtel, je m'enfermais. Les larmes n'étaient pas loin. Je l'aimais... étrangement ».

« En une heure » il décide d'épouser (5) « cette fille du peuple, poursuit-il. Vite, je commandais une carriole pour retourner chez elle. Et là, devant son frère qui venait d'apprendre mon équipée et qui en avait la rage au cœur, devant le père je dis : « Eh bien ! c'est vrai, j'ai fait cela. Mais maintenant je vous demande de me la donner pour femme parce que je l'aime comme je ne pourrais aimer une jeune fille du monde où je vis ». Fort surpris « le père, le frère me firent parler longuement ; ils sentaient que j'étais sincère ; ils avaient confiance, ils ne savaient que répondre. Mais elle, elle disait non, sans colère à présent, surprise elle-même, touchée peut-être, mais elle était déjà fiancée à un Islandais et elle disait non ».

Loti les quitte à la nuit, le frère de la jeune fille devant lui apporter la réponse le lendemain. Il regagne la ville, entre dans une « grande église admirable » où des chœurs d'enfants « derrière l'autel, tout au fond » répétaient des chants pour la Noël. « De grand matin », le 20 décembre, « le frère est venu ». Il apportait à Loti des langoustes et des homards, « mais la réponse était non... sa sœur avait donné sa parole et tenait trop à son fiancé ».

Loti garda le messager à déjeuner puis il écrit, en le voyant partir : « Il m'a semblé que mon dernier rêve un peu honnête s'en allait avec lui ».

Ces précisions données par Loti lui-même font penser que la jeune fille en question habite les environs de Guingamp. Or cette hypothèse heurte la vraisemblance. Guingamp se trouve trop éloignée de la côte et s'il est exact que des communes de l'intérieur ont fourni des équipages aux

(3) Dans *La Vie Inouïe de Pierre Loti*, Mlle Raymonde Lefèvre écrit (p. 83) : « Cette jeune fille du pays de Tréguier, c'est la belle Paimpolaise. » On a vu plus haut que Loti s'était épris d'une Trécorroise « vers ses 27 ans », donc vers 1877. Or il affirme dans son *Journal Intime* qu'il vit pour la première fois la fille d'islandais, la Paimpolaise à Brest en 1882. Il est possible que ce soit la même personne... mais alors les dates données par le romancier ne concordent pas.

(4) *Pêcheur d'Islande de Pierre Loti*. Librairie Mellottée, Paris, 1929

(5) Il en fut de même pour une Européenne rencontrée à Saint-Louis du Sénégal en 1874, pour Hadidjé (Azivadé) à Salonique, puis Constantinople, en 1876-1877, pour une femme de Bordeaux en 1882.

goélettes d'Islande, ce ne sont pas des « villages de pêcheurs ». Comment d'ailleurs, le frère en question aurait-il pu dans ce cas se procurer des homards et des langoustes ?

Bien que la description de la « grande église » ne convienne qu'à la basilique de Guingamp, nous croyons que c'est à Paimpol que Loti attendit la réponse à sa demande en mariage. Ainsi s'expliquent facilement les « cadeaux de pêcheurs ». Dans cette région en effet seuls Pors-Even et Loguivy ont pratiqué la pêche des crustacés. Pors-Even, plus encore que Loguivy était un village « d'Islandais ». D'autre part, la faible distance entre ces agglomérations et Paimpol permettait au frère de la jeune fille de venir apporter la réponse « de grand matin ».

Deux ans plus tard, en octobre 1884, Loti rentre à Rochefort « d'une course précipitée en Bretagne ». Il a retrouvé « la fille du pêcheur islandais si belle, plus belle encore que dans son souvenir... ». Il a obtenu d'elle un rendez-vous à Saint-Brieuc, dans les derniers jours de décembre. Mais le 30 novembre, Loti reçoit à Rochefort une lettre puis une dépêche. « Elle veut se reprendre... car le noir remords est entrée dans son âme naïve et fière — peut-être aussi de l'amour *pour son mari* ». Elle s'est donc mariée entre 1882 et 1884.

A Paris, le 5 décembre, l'esprit de Loti est « là-bas, en Bretagne, dans un sombre village de pêcheurs où elle habite... » Une réponse à sa lettre du 30 novembre lui parvient... « pauvre petite lettre de remords, presque froide et dure... non elle ne veut plus ; à Saint-Brieuc elle n'ira pas. Elle a trop de chagrin déjà de ce qu'elle a fait... ». Le 9 décembre, Loti part pour la Bretagne, débarque à Guingamp le 10, fait « une longue station dans la grande église ». A 4 heures, il prend la diligence de Paimpol « Paimpol enfin ! c'est le bout du monde ce petit pays », écrit-il avec un soupir de soulagement, dirait-on.

Le lendemain, 11 décembre, il note : « journée terrible où tout s'est brisé... Elle s'est dérobée même à un baiser d'adieu demandé par grâce ».

Dès le matin du 12 décembre, Loti loue une voiture à Paimpol et monte à Pors-Even chez Yann où il reste déjeuner. Après le repas, il emmène Yann à Kergrist-en-Plounez pour une visite à la mère d'Yves Kermadec (Pierre le Cor) puis à la mère de Pierre Scoarnec son « fidèle du Tonkin », à Pleudaniel. Rentré à Paimpol, Loti accompagné de Yann, se mêle « à la vie gaie et vaillante des Islandais et tous deux soupent ensemble à l'hôtel de Dame Richard ». Le samedi 13, Loti passe encore « une journée de courses avec Yann et les Islandais... puis tout à coup, dit-il, le courage me manque... Je fais atteler la voiture d'hier et je pars seul, vite, vite, — coûte que coûte je veux revoir la fille du pêcheur. Près de chez elle, je m'arrête et me place dans un chemin où je sais qu'elle passera. Elle passe en effet et timide je demande encore mon baiser d'adieu. Alors elle me tend les bras avec un sourire triste de reproche et de pardon : « Tiens, je t'embrasse, oui et je t'aime peut-être, mais à la condition que tu ne reviennes plus ». Et je m'en vais... et c'est fini à jamais... (6).

(6) Loti obtint donc le baiser d'adieu « au moins pour cette fois-là. Il devait un jour obtenir davantage... », écrit en note (p. 88) Mlle R. Lefèvre dans *La Vie inquiète de Pierre Loti*. Etant donné qu'on n'a jamais encore identifié « l'Islandaise » d'une façon certaine, cette insinuation semble bien hasardeuse. Sans aucun doute, Loti connut quelques succès féminins dans le pays de Paimpol... et la tradition conserve encore des souvenirs fidèles qui exigent discrétion et silence...

C'est dans cette aventure amoureuse que Pierre Loti a puisé le sujet de *Pêcheur d'Islande.*

2° COMPOSITION DE « PÊCHEUR D'ISLANDE »

Dès 1883, le romancier pense tirer un livre de l'expérience cruelle qu'il vient de faire en même temps qu'il veut raconter la vie de ces Islandais dont l'un lui fut préféré par le cœur fier d'une jeune fille du pays de Paimpol.

En mai 1883, sur l'*Atalante,* puis en décembre sur le transport *La Corrèze* qui devait le ramener à Toulon en février 1884, Loti pendant toute cette période passée dans les mers de Chine, est hanté par le souvenir de la fille de Pors Even. On a vu plus haut sa tentative désespérée en fin 1884.

Il commnece son roman intitulé *Au large* dans le courant de l'année 1884. En janvier 1885, en attendant son départ « pour l'Enfer jaune d'Asie », il lui consacre ses veillées de travail à Rochefort et dit-il « les souvenirs de Bretagne me font encore bien souffrir ». Au mois de mars, il se propose de soumettre à Alphonse Daudet les chapitres qu'il a terminés. Il aurait voulu finir le livre avant son départ, mais cet ouvrage lui demande « assez de peine » et plus de travail que ses autres œuvres. Il « veille tard » et « se presse aux derniers chapitres sombres ». Daudet lui répond : « Ton livre est beau. Va sans aucune crainte... finis ton livre en route... ». Loti emporte donc sur *La Triomphante* vers l'Extrême-Orient à nouveau, sous « le grand soleil sinistre » de juin, sa souffrance avec les pages de son roman inachevé.

« Je ne travaille plus, avoue-t-il ,aussi facilement que je voudrais. J'ai un moyen qui me réussit, c'est de me remettre à penser fixement à elle, à ELLE que j'aime toujours et qui est du pays de Gaud. C'est un moyen de s'user et de souffrir ». Ainsi donc Loti souffrait toujours du refus de l'islandaise et sous d'autres cieux, bien loin de Bretagne son souvenir le poursuivait.

« Ce n'est pas son « mariage » à Nagasaki avec Okané-San (7), la future Madame Chrysanthème, qui pouvait distraire son cœur meurtri de sa grande douleur », écrit Louis Barthou. Mais l'ébauche de la nouvelle japonaise le détournait de son « histoire islandaise », d'autant plus qu'il se laisse arrêter à cette époque par des scrupules. Aussi opère-t-il un « retripotage énorme » de *Au large.* « Après bien des hésitations, écrit-il, en septembre de Kobé, je me suis décidé à changer la jeune femme qui était un portrait. J'ai supprimé du même coup des scènes qui m'avaient fait mal à écrire et où j'étais en cause. Cela me semble mieux ainsi, avec plus d'unité. Et puis à cause d'Elle je me sens la conscience tranquille ».

« Il se passe alors « quelque chose de très grave » et Pierre Loti le disait sans plaisanter », dit Louis Barthou, sans autre précision.

Ayant « la superstition des titres », Loti décida de changer celui de *Au large* qui lui donnait toujours « beaucoup de mal ». En octobre 1885, il envoie une liste de titres à Mme Adam (qui avait déjà intitulé *Le Mariage de Loti*) en s'en remettant à son choix. En décembre, le nouveau

(7) « Okané San » se traduit par « Dame Métal ». Ce « mariage » n'était qu'une union temporaire sous la protection de la police.

titre n'est pas encore trouvé... « 1 heure du matin, il me faut me replonger dans mes souvenirs de Bretagne et travailler jusqu'à 4 heures à mon Islandais ».

De retour à Toulon le 10 février 1886, Loti passe ses nuits à préparer l'ouvrage pour la Revue. C'est à la date du 19 février 1886 dans le *Journal Intime* qu'apparaît la première fois le titre définitif. L'écrivain est à bord de *la Triomphante,* en plein désarmement. Il lui faut travailler « coûte que coûte dans la petite chambre du Capharnaüm (rue de la République à Toulon) et remuer des souvenirs qui, confie-t-il, me font vibrer cruellement pour achever d'écrire ce *Pêcheur d'Islande* ».

Un mois plus tard, à Rochefort, il note « nuit du 16 au 17 mars. Travaillé jusqu'à 4 heures du matin pour finir la deuxième partie de *Pêcheur d'Islande.* Pierre Scoarnec qui m'a tenu compagnie jusqu'à 11 heures, est allé se coucher tombant de sommeil... ».

Le 15 mars, donc avant son achèvement, la *Nouvelle Revue* commence à faire paraître le roman. « L'effet est considérable, dit Louis Barthou. De quinzaine en quinzaine, jusqu'au 1er juin, la publication se poursuit au milieu d'une émotion croissante... ». *Pêcheur d'Islande* parut en librairie au mois de juin 1886.

L'Académie française attribua à Loti 5 000 francs, c'est-à-dire une part du prix Vitet, le reste (2 500 fr) allant à Julien Daillière. Au delà de cette prosaïque somme d'argent, *Pêcheur d'Islande* apportait à son auteur la gloire (8) dont quelques reflets retombèrent sur Paimpol et ses Islandais Trois ans plus tard, dans la préface qu'il écrivit pour *Chansons et Récits de Mer* de Yann Nibor, Loti avouait « le plaisir que lui avait causé l'inscription de son nom sur ce quai de Paimpol d'où nos amis Islandais partent pour quelquefois ne plus revenir ». Ainsi Paimpol témoignait sa reconnaissance à celui qui l'avait immortalisé...

C'est en 1887 que le quai reçut le nom de Pierre Loti.

Il est équitable également de rappeler qu'en cette même année Loti lança dans « *Le Figaro* » une souscription en faveur des veuves et orphelins de deux goélettes (*Petite Jeanne* et *Catherine*) perdues en Islande. — Il tint à venir lui-même distribuer les secours ainsi recueillis et donna de son séjour à Paimpol, Plouézec (15 veuves — 52 orphelins), Kerity, une relation émouvante dans « *Le Figaro* » du 18 et du 27 septembre 1887. Le livre des comptes rendus de 1879-1888 de la *Société de secours aux familles de marins français naufragés* dite Société de Courcy publia (p. 198 et suivantes) ces articles et (p. 209) une lettre de remerciement de M. de Courcy à Loti du 24 septembre 1887.

Enfin, Loti fonda avec Mme Mounet-Sully « l'œuvre de la Bouchée de Pain » à l'intention des familles d'Islandais (Cf. Paimpol au temps d'Islande — Tome 2, p. 57).

Mais on attendit 1901 pour voir une goélette porter à sa poupe le nom de *Pierre-Loti.* Elle ne le porta d'ailleurs pas longtemps car elle se perdit en Islande en 1905, avec *Marie-Louise, Mouette, Sirène, Pervenche* et Morgane.

(*A suivre*) Jean KERLEVÉO

(8) *Pêcheur d'Islande* fut, avec *Les Désenchantées,* le plus grand succès de librairie de Loti (445 éditions, note Mlle Lefèvre en 1934).

IN MEMORIAM 31 AOUT 1960

En souvenir de mon fils
tombé en Algérie...

Dès que tu t'en allas, courageux, vers la guerre,
La Crainte s'empara de mes esprits troublés
C'était à Marrakech, au jour anniversaire
De ma naissance, avec des amis rassemblés.

Quand me parvint, au soir, la fatale nouvelle
Rompant soudain le rythme joyeux, rembruni
Je sentis que la Mort me frôlait de son aile,
Et le dîner fut triste et le beau jour terni.

Absent, j'imaginais déjà ce qui m'arrive
Maintenant. Dans un rêve obscur je te voyais,
Pauvre innocent meurtri ! tomber sur l'autre rive,
Et moi, triste, impuissant et seul qui, là, restais !

La musique des vers, pour aviver mon trouble,
Chantait à ma mémoire un vieil air oublié,
C'était Rimbaud, dont le Dormeur — ou bien son double ? —
Imposait à ma vue un cadavre troué...

Victor Hugo, pleurant sur sa fille noyée,
Après la tragédie affreuse, à Villequier...
Verlaine et Létinois dont l'image brouillée,
Spectres noirs, agençait mon drame tout entier...

Tous ceux là dont l'amour, le génie ou les larmes
Façonnèrent mon cœur trop tendre d'apprenti
Autour de moi formaient une danse d'alarmes,
Sylvestre, Jean Peyral, et toi-même, O, Loti !

Maintenant que mon fils « est entré dans la ronde », (1)
Je vous contemple tous, O mes pauvres amis !
Et je vous dis, du fond de ma peine profonde :
« Avec vous prenez-le, puisque Dieu l'a permis ! »

Marcel Bertrand

(1) Expression transcrite du *Roman d'un Spahi* (XXXI). N.d.l.R.

LOTI ET LA COMTESSE OSTROROG

Dans notre dernier *Cahier* nous annoncions à la fois la mort de deux de nos amis : le comte Stanislas Ostrorog et M. Philippe Casanova (de Marcorignan — Hérault).

Quelle tragique coïncidence ! Car si l'un d'eux avait occupé les plus hauts postes dans la Carrière diplomatique, l'autre, modeste fonctionnaire, avait été en relations épistolaires et avait rendu visite à la comtesse Ostrorog, mère du comte Stanislas, en son yali de Candilli sur le Bosphore.

Très peu de temps avant sa mort, notre ami Casanova nous avait en effet communiqué la lettre suivante :

Candilli
Bosphore

Ce 29 janvier 1928.

Monsieur,

Excusez-moi d'avoir tant tardé à répondre à votre aimable lettre. J'avais cru en la lisant tout d'abord que vous me faisiez le plaisir de me demander un exemplaire de mon livre et je n'en avais plus ; ils ont été si longs à arriver.

Au moment de vous l'envoyer, je m'aperçois que vous avez le livre, et ne voulez que rafraîchir un peu vos souvenirs de séjour ici, et revoir par la pensée cette maison qui se souvient de votre aimable visite ; sans doute votre admiration pour notre grand Loti y ramène parfois votre mémoire de voyageur que mon pauvre petit bouquin a réveillée.

Hélas, oui ! Pauvre petit bouquin qui a été écrit avec tant de pieuse ferveur ! Mais des malheurs et des aventures trop longues à conter et dont mon éloignement fut cause, lui ont valu d'être saboté, amputé de plus d'une façon. Vingt ans de correspondance avec Loti qui était la raison du livre n'a pu paraître avec lui. Il sert donc bien mal la cause à laquelle il a voulu se dévouer avec tant de passion amicale.

Soyez donc indulgent, Monsieur, je vous prie. Merci de vous être associé à l'admiration des amis de cette grande mémoire. Croyez bien à mon souvenir et sentiments les meilleurs.

Comtesse Ostrorog.

Qui nous communiquera le manuscrit complet de *Pierre Loti à Constantinople* ? L'Editeur Jouve a disparu ; seul, sans doute, le comte Jean Ostrorog pourrait nous permettre de publier les chapitres dont l'œuvre a été amputée, la reconstituant ainsi dans son intégralité. Ce serait le plus bel hommage que nous pourrions rendre à la vénérée mémoire de l'admirable comtesse Ostrorog.

D'autre part, nous nous faisons un devoir de publier la toute dernière correspondance échangée entre la comtesse et Pierre Loti, soit trois lettres que notre ami Henri-Pierre Borgeaud a bien voulu nous communiquer. Nous l'en remercions vivement.

(*Lettre adressée par la comtesse Ostrorog à Monsieur Mauberger, secrétaire de Loti, et interceptée par Loti*).

29 avril (1921)

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre par l'entremise du commandant S... Merci infiniment mais vous devez comprendre, connaissant mon amitié profonde pour le Commandant [Pierre Loti], à quel point je suis bouleversée et désolée d'apprendre qu'il est tellement malade.

Je viens vous supplier de m'écrire *au plus tôt* pour me dire toute la vérité et me donner tous les détails. Votre lettre m'affole en me laissant dans le vague.

Je veux espérer que cet état de souffrance n'est que passager et exagéré par la tristesse d'âme et la solitude de cette vie, qui s'achève dans les peines morales et les regrets.

J'ai vu le Commandant cet été si vaillant encore, la mine excellente, l'air jeune, les yeux brillants.

Dites-moi, je vous en supplie, ce que disent les médecins .Qui est auprès de lui ? Tout enfin. Dites-moi aussi si les lettres lui font plaisir ou l'importunent. Je ne voudrais pas lui être désagréable par mon insistance.

Cher Monsieur, vous recevrez de Paris un paquet de livres envoyés par mon fils qui vient de me quitter. Il y en a deux ou trois, je les envoyais pour avoir une signature, et garder sur eux ce nom que j'aime tant.

Vous ne direz *rien* au Commandant, je vous prie, et les renverrez à mon fils. Comment pouvais-je me douter de cet état d'extrême fatigue ?

Merci d'avance pour la lettre que je vous demande et que je vais attendre avec une impatience dont je vous prie d'avoir pitié.

Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments de considération.

Comtesse Ostrorog.

Et voici la réponse, un peu trop dure à notre avis, que Loti fit à cette lettre si affectueuse.

Rochefort, le 7 mai 1921.

Mon amie si chère,

Je viens heureusement d'intercepter une lettre de vous qui ne vous ressemble pas, et m'étonne profondément ; elle est adressée à mon secrétaire et l'invite à manquer au plus essentiel de ses devoirs, qui est la discrétion ; vous voulez qu'il vous donne des détails ,des précisions, aussi vous tombez à pic sur ce que j'ai le plus en horreur ; s'il avait le malheur de faire cela, le pauvre homme, il aurait son congé sur l'heure. Je considère que j'ai le droit de sortir de la vie sans donner d'explications à personne. Voici la vérité

toute simple : Je meurs parce que j'ai trop souffert : je tiens à ce qu'on ne dise pas autre chose que ça au public.

Si je suis encore de ce monde quand vous viendrez en France, vous êtes une des très rares personnes que je serais heureux de recevoir. Mais ne cherchez pas à percer le cercle de silence dont je tiens à rester entouré.

Pardonnez-moi, amie, de vous parler ainsi, et permettez-moi, pour l'adieu, de vous embrasser bien affectueusement et respectueusement.

P. Loti.

Quelques jours plus tard, le bon Loti s'excuse de sa rudesse et dicte à son secrétaire Mauberger une nouvelle lettre.

Ecrit sous la dictée de M. Pierre Loti.

Amie bien chère,

Ce qui me fait vous récrire aujourd'hui, c'est la crainte que ma dernière lettre ait été un peu dure et vous ait fait de la peine. Pardonnez-moi, je vous en prie. C'est qu'aussi vous m'aviez touché au point sensible. S'adresser à mon secrétaire pour avoir des précisions sur ma santé et sans passer par moi, c'est tomber à pic sur ce qui peut m'ennuyer le plus. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Je vous embrasse, amie, avec le plus affectueux respect.

P. Loti.

Terminons cette chronique en reproduisant l'hommage que la ville d'Istanbul a rendu au regretté ambassadeur Stanislas Ostrorog, et tel que nous le lisons dans le numéro d'octobre 1960 du *Bulletin du Touring Club de Turquie*. Notre éminent ami le Président Resit Saffet Atabinen y représentait à la fois notre Association et le grand organisme qu'il dirige :

— Le comte Stanilas Ostrorog, ambassadeur de France à la Nouvelle-Delhi, vient de succomber dans la nuit du 27 septembre 1960 à Paris.

L'éminent diplomate, que tant de liens de famille et d'amitiés attachaient à Istanbul, venait d'y faire cet été un nouveau séjour. Il avait quitté notre ville le 10 septembre pour la capitale française.

Ayant subi un premier malaise au Quai d'Orsay, l'ambassadeur avait été transporté chez lui, où une crise cardiaque devait l'emporter. Il était âgé de 63 ans.

Une messe de requiem a été célébrée le 29 septembre à sa mémoire à l'église Saint-Louis-des-Français, en présence de M. Henry Spitzmuller, ambassadeur de France.

Le Président R.S. Atabinen et tous les membres du Conseil du Touring et Automobile Club de Turquie présentèrent leurs condoléances attristées au comte Jean Ostrorog, qui reste le représentant de cette noble famille, fervente amie de la Turquie.

Robert Guéneau.

LA CARRIÈRE MARITIME DE CLAUDE FARRÈRE

On connaît bien la carrière littéraire et la production particulièrement choisie et passionnante, pour nous marins, de l'écrivain Claude Farrère, membre de l'Académie française, mais on connaît moins ce que fut sa carrière maritime. Je vais m'efforcer d'exposer celle-ci, succinctement, en m'aidant d'abord de ses états de service, qui m'ont été aimablement communiqués par les Archives de la Marine, à Paris et par celles du Port de Toulon. Je glanerai, ensuite, dans ce qu'ont écrit sur lui le duc de Broglie, de l'Académie française, dont Farrère fut le fistot bordache, M. Pierre Chanlaine, ancien président des Ecrivains Combattants, M. Alfred Sexer, son fidèle collaborateur, et dans ses *Souvenirs* (Ed. Arthème Fayard, 1953). Le discours de remerciement prononcé à l'Académie française, en février 1960, par M. Henri Troyat, sur la vie maritime et littéraire de Claude Farrère, dont il occupe le fauteuil, fut un vrai régal. Aussi, je m'excuse de l'aridité que donnent les archives et les dates à mon exposé.

Frédéric-Charles-Pierre-Edouard Bargone, en littérature Claude Farrère, est né à Lyon, le 27 avril 1876 (1). Son père, Pierre-Dominique Bargone, d'origine corse, lieutenant-colonel d'infanterie de marine en retraite, avait pris part à de nombreuses campagnes lointaines et servi au Sénégal sous les ordres du général Faidherbe. Sa mère, Isabelle Noble, était d'origine anglaise. C'est ce mélange de sang corse et de sang anglais qui nous donna la belle et noble figure d'un grand écrivain.

Quant à sa vocation maritime, il dut l'avoir par atavisme. Son père, bien que fantassin marin, avait beaucoup navigué et il mourut à Toulon en 1892. Son grand-père, Joseph-Marie Bargone, patron marin, fut un des premiers à naviguer à bord d'un pyroscaphe en Méditerranée, dans tous les sens, et c'est ainsi qu'il mourut lors d'une escale à Livourne le 21 décembre 1850. Ajoutons que Bargone est un nom d'origine toute maritime et que ce patronyme vient de *barcone*, grande barque. Le berceau de cette famille est la petite île de Capraja-Capraria, — Aegilon des anciens —, la plus septentrionale des îles italiennes de l'archipel toscan, tout proche de la Corse où les Bargone émigrèrent. Enfin, son arrière grand-père, Dominique Bargone, fut corsaire sous la Révolution et commandait la felouque *San-Antonio* du port de Bastia. C'est tout dire pour expliquer cette vocation.

(1) Le 25 avril 1959, le groupe *Paris-Lyon* et l'Association des Ecrivains Combattants ont fait apposer une plaque sur sa maison natale à Lyon, 31, rue Godefroy. Malheureusement, l'inscription de cette plaque comporte trois erreurs.

Bargone fit ses études à Toulon et fut admis à l'Ecole Navale, qui était alors le vaisseau-école le *Borda,* à Brest, où il embarqua le 1er octobre 1894. Promu aspirant de seconde classe le 1er août 1896, il mit son sac sur la frégate mixte, à voiles et à vapeur, l'*Iphigénie,* la *Jeanne-d'Arc* de nos jours, le 5 octobre 1896. C'est à bord de ce bâtiment école d'application qu'il écrivit son *Journal de relâche et de traversée,* dans lequel se révélèrent ses dons d'observation et son style, qui lui valurent les éloges de ses chefs et une note de 18 sur 20 comme moyenne à son débarquement.

Nommé aspirant de première classe le 5 octobre 1897, il rejoignit en Extrême-Orient le cuirassé *Bayard* qui portait la marque du contre-amiral de La Bedollière et qui porta, jadis, en Chine, celle de l'illustre amiral Courbet de 1883 à 1885. Il y embarqua le 14 décembre 1897, puis sur le cuirassé *Vauban* le 18 mai 1898, sur le croiseur *Descartes* le 1er février 1899 et sur le croiseur *Pascal* le 14 juillet, avec lequel il rentra en France. Promu enseigne de vaisseau du 5 octobre 1899, il débarqua en novembre du *Pascal* et fut envoyé le 15 au 5e Dépôt de Toulon, son port d'attache.

Ayant ainsi vu la Cochinchine et le Tonkin, il écrivit par la suite son premier roman *Les Civilisés,* qu'il avait primitivement baptisé les *Enervés.*

Nous le trouvons à Paris le 16 décembre 1899, à Brest le 1er février 1900, où il embarque sur le *Masséna,* cuirassé vice-amiral de l'escadre du Nord, le 8 avril. Il en débarque le 15 octobre 1901 pour rallier Toulon et embarquer sur le transport le *Calédonien* le 1er novembre. Sur le vaisseau-école de canonnage la *Couronne,* du 1er mars au 1er juillet 1902, il va conquérir son brevet d'officier canonnier et il sort le premier de sa promotion.

Maintenant, il va effectuer un des plus beaux voyages de sa carrière au Levant. Désigné pour le très petit croiseur le *Vautour,* qui servait de stationnaire à l'ambassade de France près le Sultan-Calife, à Constantinople, il y embarque le 7 août 1902 et y reste jusqu'au 5 septembre 1904. Là, dit-il, il rencontre et voit de près trois personnages qui valaient d'être bien regardés : le Sultan Abdul-Hamid, l'ambassadeur Ernest Constans et, en 1903, le capitaine de frégate Julien Viaud, d'ores et déjà célèbre sous le nom littéraire de Pierre Loti, qui commandait le *Vautour.*

Il vit maintes fois le Sultan aux sélamliks du vendredi, et il nous raconte à son sujet une anecdote qui vaut d'être rapportée ici.

Quand le protocole voulut que l'ambassadrice, Mme Constans, lors de son arrivée à Constantinople, vint faire sa visite et sa révérence au Souverain, on lui serina son rôle en lui apprenant un compliment et en la prévenant qu'elle devait se retirer à reculons. Mais, malicieusement, on négligea de l'avertir qu'elle aurait, ce faisant, une marche à descendre. Les coupables furent de jeunes diplomates.

Abdul-Hamid se faisait une règle de ne jamais parler que le turc ou l'arabe en public. Or, Mme Constans, ayant dévidé ses deux phrases et demie, se retirait à reculons et esquissait sa troisième révérence quand la marche perfide se trouva derrière elle. Alors le Sultan, l'arrêtant du geste,

lui dit, dans le français le plus pur : « Prenez garde, Madame, vous allez vous flanquer par terre ».

Ce Sultan prétendu Rouge n'était pas méchant. Par la suite, Abdul-Hamid brûla une lettre compromettante que Farrère avait adressée à l'épouse d'un diplomate et que lui avait fait parvenir sa police.

Quant à ses rapports et conversations avec Loti, il en parle longuement dans ses *Souvenirs,* mais Bargone débarqua du *Vautour* le 5 septembre 1904 et ne revit Loti que de loin en loin (2). Il est à Toulon le 16 septembre et embarque dans ce port, le 29 octobre, sur le *Saint-Louis,* un des cuirassés de l'escadre de la Méditerranée, pour n'en débarquer que le 8 octobre 1906, après sa promotion, le 1er octobre, au grade de lieutenant de vaisseau.

C'est sur le *Saint-Louis* qu'il écrivit *Fumée d'opium,* inspiré par la drogue.

Poursuivant ma quête, je le trouve encore à Toulon, à bord du *Masséna,* du 13 octobre 1906 au 14 février 1907, puis embarquant le 16 sur le cuirassé *Brennus* qui portait la marque d'un des plus magnifiques chefs qu'il ait connus, l'amiral Germinet, qui lui confia l'instruction des apprentis timoniers, canonniers et torpilleurs. Il nous conte comment, à son insu, le contre-amiral Germinet, qui allait atteindre la limite d'âge, alors fixée à 62 ans, fut promu vice-amiral et commandant en chef de l'escadre, grâce à une intervention en haut lieu de son cuisinier, vénérable de la loge de Toulon (3). Par la suite, en 1909, ce grand chef fut démis de son commandement pour avoir dit dans une *Lettre aux Français,* publiée dans *Le Petit Var,* que, faute d'obus et de poudre, il ne pourrait, en cas de guerre, livrer qu'une seule bataille navale mais non deux. La Rue Royale, à laquelle il signalait le fait depuis longtemps, avait fait la sourde oreille.

Débarqué du *Brennus* le 23 août 1907, Bargone est affecté au premier Groupe de Réserve à Toulon, puis embarqué dès le 4 septembre sur le contre-torpilleur *Cassini,* qui opérait sur les côtes du Maroc, et rallie Brest à la suite d'une avarie d'hélice. Retourné au Maroc, il débarque du *Cassini,* à Gibraltar, le 2 janvier 1908, pour rallier Toulon où le Préfet Maritime le vice-amiral Marquis, le prit comme aide de camp. C'est la première fois qu'il servait à terre depuis 1894, venant de naviguer quinze ans sans interruption.

Il habitait à Toulon un rez-de-chaussée, 10, rue Peiresc, y rencontra le général Gallieni et y resta jusqu'au 19 avril 1910. Le 25, il est appelé à l'Etat-Major, 1re section, à Paris, par l'amiral Marin-Darbel pour fonder une section historique. Germinet l'engage à écrire une étude sur un grand

(2) Farrère écrivit maintes fois sur Loti ; articles qu'il réunit dans le volume titré « Loti » et qui constitue un magnifique hommage à son ancien chef.

(3) D'après Hector de Béarn (*Souvenirs d'un marin.* Ed. La Palatine, Paris, 1960) cette nomination fut la suite d'une intervention du roi Edouard VII auprès du président Fallières.

débarquement d'autrefois : celui d'Algérie, en 1830, par l'amiral Duperré, ou celui de Crimée, en 1854, par l'amiral Hamelin, et il choisit celui de Crimée. Sur la suggestion de Pierre Louys, il publie *L'Homme qui assassina* dans la *Revue de Paris*. Vers 1908, il avait publié *La Bataille*. Citons aussi *Mademoiselle Dax, jeune fille, Les Petites Alliées, Dix-sept histoires de marins*, etc...

Pour contrer l'action néfaste de Camille Pelletan qui combattait le nouveau programme des constructions neuves, celui des cuirassés de 23.500 tonnes du type *Courbet*, d'une importance vitale pour la Marine, il écrivit un premier article dans *Le Journal* du 7 février 1911. Le lendemain, l'*Officiel* annonça que Bargone ne faisait plus partie de l'Etat-Major général et le 13 il fut affecté à celui du 5e arrondissement, à Toulon, où il resta près de neuf mois.

Le 2 octobre 1911, le lieutenant de vaisseau Bargone embarque à bord du croiseur-cuirassé *Ernest-Renan* d'où il débarque le 11 octobre 1913 à Toulon, pour y rester cinq mois en service à terre.

Par décision ministérielle du 5 mars 1914, parue au *Journal Officiel* du 6, il lui était accordé un congé sans solde pour servir à la Compagnie Générale Transatlantique. Cinq mois après c'est la guerre, il est rappelé au service actif et embarque le 2 août 1914 à bord du cuirassé *Bouvet*, à Toulon, qu'il devait quitter deux mois plus tard pour raison de santé.

Que fit-il durant sept mois ? Il n'en parle pas dans ses *Souvenirs*, pas plus que du décret ministériel du 27 avril 1915 qui le mit en non activité par retrait d'emploi, à compter du 7 mai, probablement aussi pour raison de santé ! Toujours est-il qu'il est rappelé à l'activité un an après, le 5 mai 1916, et embarque le 10 sur le croiseur-cuirassé *Amiral-Aube* qui vient d'être armé. Il y reste jusqu'au 22 décembre, date à laquelle on l'envoie au Dépôt de Paris.

Il demande alors à servir dans les chars d'assaut, ce qui lui est accordé. Parmi les trois corps d'armée qui participent à l'attaque du fort de Malmaison, le 11e, dont il fait partie, borde le Chemin des Dames, la 38e division à sa gauche, la 66e à sa droite. C'est à la 38e, laquelle fait face au fort, que les chars sont attribués. Ce fort est enlevé le 23 octobre 1917, à 6 h. 30 ; les carrières de Bohery sont attaquées par ces mêmes chars et le général Pétain réussit pleinement un de ces coups successifs, mais vigoureux, qu'il porte à l'ennemi aux points les plus éloignés et les plus inattendus. Farière obtient la citation suivante :

« Bargone Frédéric-Charles, lieutenant de vaisseau Gr. As. 12, commandant un char, au combat du 23 octobre 1917, l'a conduit bravement à l'attaque, triomphant des difficultés d'un terrain détrempé et bouleversé. Son char d'assaut s'étant trouvé immobilisé par une panne, ne l'a pas quitté jusqu'au lendemain, malgré les bombardements ».

Le 3 août 1918, il est promu capitaine de corvette et par la suite affecté au Commissariat Général de la Propagande. En 1919, il demande sa mise à la retraite après 25 ans de service dans la Marine. Par décision ministérielle du 30 septembre 1919, parue au *Journal Officiel* du 1er octobre, il est rayé des contrôles de l'activité le 5 octobre 1919.

Là s'arrête sa carrière maritime, mais non la littéraire. Il se remet au travail et écrit *Les Hommes nouveaux, Le Dernier Dieu, la Marche funèbre, la Porte dérobée, Le Chef,* etc... et combien d'autres ouvrages encore qui vont lui ouvrir les portes du quai Conti. En 1935, lorsqu'il se présenta pour la première fois à l'Académie Française, il eut comme concurrent l'ineffable Paul Claudel, qui alla faire sa visite rituelle au duc de Broglie, ancien de Farrère à l'Ecole Navale. La franchise de Broglie lui fit dire à l'ennuyeux poète qui, quelques années plus tard, devait adresser à deux chefs d'Etat, aussi différents l'un de l'autre, ses odes pleines d'emphase :

« Monsieur l'Ambassadeur, je connais la célébrité de vos ouvrages et j'aurais voulu voter pour vous, mais je me trouve aujourd'hui dans une situation très particulière : un de vos concurrents, Claude Farrère, est mon vieux camarade de jeunesse, depuis longtemps j'ai applaudi au succès de ses ouvrages, et je ne peux vraiment pas lui refuser ma voix ».

Et le duc de Broglie de nous dire que Claudel, qui n'était pas commode, lui en a longtemps voulu, et il ajoute : Je crains que l'on ait toujours tort en parlant avec une naturelle franchise ». Ce geste honore grandement l'illustre savant.

Le 6 mai 1932, étant président de l'Association des Ecrivains Combattants, Farrère reçoit le Président de la République Paul Doumer pour inaugurer à l'Hôtel Salomon de Rotschild le huitième *Après-midi du Livre.* Au comptoir où se trouve Madame Farrère, l'assassin Gorguloff, qui s'était introduit dans le Salon sous le nom de Paul Brède, écrivain-journaliste-combattant, tire quatre coups de revolver sur le président Doumer, qui rend le dernier soupir le lendemain à 4 h 40. Courageusement, Claude Farrère, qui l'a vu tirer, s'est jeté sur lui pour essayer de la maîtriser et pour servir d'écran au Président. L'assassin tire encore et Farrère est sérieusement blessé au bras et conduit à Beaujon.

Vingt-cinq ans après ce drame et sans avoir jamais cessé d'honorer les Lettres, Bargone, le marin et le grand écrivain, s'éteignait au Val de Grâce, à Paris, le 21 juin 1957, à l'âge de 81 ans.

Telle est la carrière maritime de Claude Farrère que la Marine et ses grands marins ne cessèrent d'intéresser jusqu'à un âge avancé.

Quatre ans avant sa mort, il étudiait encore la vie de l'illustre bailli de Suffren, mon violon d'Ingres, et, pas plus que moi, ne croyait à une légende, vieille de plus d'un siècle, qui s'obstinait à faire mourir le grand marin dans un duel qu'il aurait eu, en 1788, avec un « prince » de Mirepoix qui n'a jamais existé. Ayant su par un estimé ami commun, l'amiral Decoux, que j'avais découvert une insigne lettre de l'époque qui infirmait ce duel, il manifesta le désir d'en avoir connaissance. Je lui en envoyai alors une photocopie. De son domicile à Paris, 10, square Henry-Paté, il m'adressa, le 30 avril 1953, une charmante autant que cordiale lettre de remerciements, que je garde comme souvenir précieux de celui qui eut 20 sur 20 en Histoire au concours de l'Ecole Navale et qui nous a laissé, en 1934, chez Flammarion, une belle *Histoire de la Marine française,* rééditée dernièrement.

Emmanuel Davin

Mme ADAM ET LES DÉBUTS DE PIERRE LOTI (IV)

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
Dimanche 1886 [6 juin]

Mon fils chéri,

Je suis touchée aux larmes de ce que vous m'envoyez à propos de Buloz et je vous embrasse en famille... Donc merci et encore et toujours merci.
J'avais parlé d'un mariage pour vous l'an dernier à mon ami Raoul Duval, le député protestant, qui a une grande influence à Bordeaux et il n'a cessé de s'en occuper. Je ne lui ai rien dit de nos projets ici pensant qu'il serait toujours temps. Je vais poser nettement aujourd'hui la question à la famille. Mais marié à Bordeaux c'est toujours par mes soins que cela vous ira. Je vous écrirai demain le résultat de mes démarches qu'Alice (1) va faire avec moi. Vous savez, Loti, vous êtes mon fils et je vous aime bien,

JULIETTE ADAM.

Abbaye de Gif, S.-et-O.
14 août 1886

Mon fils Loti,

Pêcheur d'Islande est le plus grand succès que vous ayez eu encore. Je n'ai *pas une lettre* chaque jour où il ne soit dit : *Pêcheur d'Islande* est admirable, le meilleur roman de Loti, un *roman divin* — ceci est de Bourget. Je suis dans le ravissement d'un tel succès. Le mauvais Sarcey lui-même a dit que c'était votre plus beau livre quoique toutes ses théories soient contraires au genre littéraire que vous illustrez.
Je vous aime bien Loti, tout de suite après mon fils Paul,

JULIETTE ADAM.

Le succès du livre a été incontestable ; ses efforts se multiplient pour avoir seule le droit à ses romans ; nous voyons de nouveau des lettres qui le conseillent et le guident dans les problèmes de sa vie sentimentale. Elle l'aidait à fonder un foyer (2), mais Loti n'était guère préparé à suivre la vie régulière familiale. Cette lettre pénétrante montre à quel point elle s'intéressait à son fils adoptif.

Abbaye de Gif, Seine-et-Oise
25 août 1886

Mon enfant chéri, votre lettre me fait un affreux chagrin. Vous allez être très malheureux si vous n'y prenez garde et si la passion du devoir et de la vertu ne domine pas en vous le regret de la vie libre. N'avez-vous pas pris dans la vie assez de plaisir et d'émotions personnelles pour vouloir enfin le bonheur des autres et la paix que donne le bien accompli. Ne voulez-vous

(1) Mme Segond, sa fille.

(2) Voir lettre du 6 juin : Loti épousa à Bordeaux, le 21 octobre 1886, Mlle Blanche de Ferrière.

pas d'enfants, de petits-enfants que vous ferez naître dans les ouates sociales, qui ne blessent pas leurs premières plumes La passion dans le mariage est inutile, car elle est fugitive. Il ne faut se marier que quand on peut attendre les satisfactions du désir pendant les mois des fiançailles, et être assez calmé par les sens pour demeurer fidèle à la femme qui conçoit de vous et nourrit pour vous des enfants. Le mariage ce n'est pas la joie, l'allégresse, c'est avec le temps, le doux bonheur, l'approbation et la continuation de la famille. Que je voudrais vous avoir là, Loti, pour que vous disiez tout à une mère qui peut tout comprendre et tout consoler, même ce qui est fou et mauvais.

Tous les mariages quels qu'ils aient pu être, devraient vous faire l'effet de réel observé, et c'est votre chef-d'œuvre ; dans votre vie, il va falloir celle que vous avez faite dans votre talent. Dans Pêcheur d'Islande, vous y avez mis un peu plus de votre imagination, de votre conception, un peu moins de réel observé, et c'est votre chef-d'œuvre ; dans votre vie, il va falloir mettre un peu moins d'imagination, un peu plus de réel.

Quoi que vous pensiez ou vouliez, mon fils bien aimé, je souffrirai avec vous ou combattrai pour vous en vous. Votre mère qui vous chérit du profond de son cœur.

JULIETTE ADAM.

Heureuse de voir le prix Vitet (3) décerné à celui qu'elle considérait comme son protégé, elle l'est encore davantage qu'il accepte, comme Maupassant et Bourget d'ailleurs, de donner à sa revue tous ses romans pendant cinq ans.

samedi matin [27 nov. 1886]

Mon cher Loti,

Ma joie de vous voir le prix Vitet n'est pas sans mélange. Nous l'avons eu entier pour Paul Bourget l'an dernier, et, si je m'en étais mêlée je l'aurais eu entier pour vous. — Après Pêcheur d'Islande il vous était dû intégralement. Mais je ne veux pas qu'une dernière joie vous arrive sans que votre mère adoptive vous prouve qu'elle y participe.

Toute ma tendresse maternelle et mes plus affectueux souvenirs à votre bonne mère et à votre tante.

JULIETTE ADAM.

Paris le mardi [1er fév. 1887]

Mon fils chéri

Alice et Paul se font une fête de vous voir le 20 (4). Coppée et Aicard (5) seront aussi ravis. Nous nous amuserons, je vous l'assure, mon petit Loti, je ne vous demande qu'une chose, je sais qu'elle est égoïste, féroce, mais je la demande à mon fils — c'est de ne jamais publier de romans dans une autre revue française que la mienne. La revue est ma fille, elle est la sœur de Loti. Quant à toute autre forme de publication je ne demande qu'une chose, c'est que mon fils gagne le plus d'argent possible et je me sacrifierai à cela.

Enfin je vous embrasserai le mois prochain. Je m'ennuie de vous, mes enfants vous veulent plus souvent.

Mille tendres souvenirs à Madame Julien Viaud, à bonne mère et à bonne tante, et à vous une profonde affection maternelle.

JULIETTE ADAM.

(3) Prix de 5 000 francs décerné par l'Académie française.

(4) Il s'agit d'un bal costumé. Les invités devaient porter le costume d'un personnage de théâtre. La réponse de Loti à cette lettre a été publiée par Mme Adam (p. 94, datée par erreur *mars* 1887). Loti assista à cette fête dans le costume d'Osiris.

(5) François Coppée et Jean Aicard étaient souvent les compagnons de Loti lors de ses passages à Paris.

Paris, le 5 fév. 1887

Mon bien cher enfant,

Une mère bien égoïste qui accepte de son fils de pareils sacrifices ! mais quelle joie ? Etre certaine que *pour cinq ans renouvelables* Loti ne publiera pas de romans dans la Revue des Deux Mondes, je pense que si je n'avais du chagrin des massacres de guerre, je ne pourrais avoir une joie plus grande (6). Merci, Loti, de me l'avoir donnée. seulement je ne puis vous rendre en échange ce que vous me demandez. Vous aimer plus ? Comment le pourrais-je ? Quand je vous aime avec toute ma tendresse et toute ma passion maternelles...

Je publierai *Kioto* tout de suite dès que je l'aurai...

Mon fils Loti, on dit que Buloz vous offre douze mille francs pour un roman. Je le crois, car rien ne pourrait payer un roman comme Pêcheur d'Islande. Je n'ai qu'une consolation en acceptant un tel sacrifice, c'est que Mirbeau m'a dit qu'Ollendorff lui avait dit que la Nouvelle Revue fait vendre plus que la Revue des Deux Mondes les volumes parce qu'elle fait tant de bruit de presse et qu'elle n'épuise pas les lecteurs. Et puis d'ici cinq ans, qui sait si la Nouvelle Revue ne pourra pas aussi bien payer que la Revue des Deux Mondes !

Toute ma tendresse, mon enfant chéri,

Votre maternelle amie,

JULIETTE ADAM.

Paris, le 7 fév. 1887

Mon fils Loti,

... Maupassant, sollicité par Buloz, me fait le même sacrifice que vous, sacrifice énorme ? de même que Bourget. Vous êtes les trois jeunes *premiers*. Tous trois vous ne publierez pas de romans dans d'autres revues. Mirbeau vient ensuite. J'espère que la revue, grâce aux trois premiers romanciers de notre jeune temps sera en mesure un jour de reconnaître ce qu'ils font pour elle.

J'attends le 20 avec une impatience pour vous embrasser, mon fils chéri, du fin fond de mon cœur (7).

Votre maman,

JULIETTE ADAM.

Au cours des années qui suivirent, *La Nouvelle Revue* accueillit *Japoneries d'Automne,* le *Roman d'un Enfant, Fantôme d'Orient, L'Exilée, Le Désert, Jérusalem,* et quantité de récits ou nouvelles. Mais lorsque Mme Adam quitta la direction de *La Nouvelle Revue* en 1899, Loti put reprendre sa liberté totale et offrir ailleurs sa collaboration.

Auparavant, il faut noter de 1894 à 1899 un essai à la *Revue de Paris,* qui publia notamment *Ramuntcho.*

Tel un enfant prodigue et grâce surtout à Ferdinand Brunetière, qui n'avait cessé de le solliciter, Loti fut accueilli à la *Revue des Deux Mondes* ; il lui fut fidèle jusqu'au moment où il ne fut plus en état de

(6) Après la mort de Loti et en vue de la publication par M. Samuel Loti-Viaud du journal intime de son père, Mme Adam a revu ses lettres à Loti ; elle a biffé quelques passages et modifié d'autres concernant surtout des questions familiales sans grand intérêt. Pourtant dans cette lettre au nom de la *Revue des Deux Mondes* (3e et 4e lignes) elle a substitué « ailleurs que dans la *Nouvelle Revue* ».

(7) Au bal costumé.

tenir une plume. Le journal *Le Figaro,* où il avait débuté en 1895, conserva également sa collaboration pendant plus de vingt années.

Cette grande affection que lui voua Mme Adam fut-elle sans nuages ? Certes non ; un exemple. En 1899, Loti a le désir curieux d'être reçu par l'empereur d'Allemagne (8) ; Mme Adam lui envoie une lettre de rupture :

30 juillet 1899

Adieu, mon fils Loti ! J'ai été pour vous, j'en suis certaine, une amie maternelle dévouée, mais au jour où, sans y être forcé par votre service, vous allez demander audience à l'Empereur allemand, roi de Prusse, simplement pour que vos attitudes et vos paroles à tous deux « fassent le tour de la presse » et avancent d'un pas, la possibilité de l'entrée de Guillaume II à Paris, ma souffrance sera telle, le déchirement si grand de voir l'un de mes fils *faire cela* qu'il sera mort pour moi...

Mes prières et mes actes vous ont, je crois, épargné plus d'un malheur. Dieu vous protège quand je n'aurai plus pour vous que l'affection du passé. Je vous pleure, Loti. Je pleure l'un de mes fils, un soldat français et un patriote.

Juliette Adam.

Loti s'est révolté : « Vous me jugez comme à une époque où j'étais un véritable petit sauvage, ignorant de toutes les choses du siècle, et vous continuez de voir un moi l'enfant de jadis ». Il est néanmoins parti pour Berlin (10) où il n'a pas rencontré le kaiser. Le nuage se dissipe.

De nouveaux nuages pendant les guerres balkaniques et après la grande guerre avec les attaques de Loti contre les Anglais et les Grecs. Mais les années passent et la tendre affection qui les a rapprochés pendant plus de quarante ans subsiste ; Mme Adam assistera au déclin physique de Loti. En 1923, sentant que sa fin est proche, Loti lui fait écrire qu'il désirait la voir.

Malgré son grand âge, quatre-vingt-sept ans, elle part accompagnée de sa fille. Elle le voit à Rochefort, étendu sur une chaise-longue : « Madame chérie, j'étais sûr que vous viendriez », lui dit-il. « Vous, mon cher Loti, vous ne craignez pas la mort ?... — Non ! C'est une douce amie. Et c'est ici, dans ma maison natale, que je rêve de l'attendre un jour !... Pourtant... Pourtant ?... Pourtant, je veux retourner à Hendaye cet automne... (11) ». Cette entrevue eut lieu une vingtaine de jours avant la mort de l'écrivain. Au début de juin, il avait eu le désir de revoir Hendaye. Il devait y mourir.

Sa mère adoptive n'avait cessé de rester fidèle à l'affection maternelle qu'elle avait eue pour son « fils Loti ». C'est elle qui la première avait deviné son génie, et elle n'avait pas hésité à lui écrire tout à fait au début de sa carrière littéraire : « Vous êtes un maître ».

Keith G Millward

(8) Cf. le récit de cette visite dans *Berlin vu de la mer des Indes,* dans le recueil. *Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant.*

(9) *Lettres à Mme Adam, op cit,* p. 148 ; sans date (octobre 1899).

(10) Du 30 octobre au 3 novembre 1899.

(11) Cf. *Le Gaulois,* 19 mai 923, article de Pierre Plessis.

VARIÉTÉS

REVUE DES LECTURES, CINÉMA, CONFÉRENCES

JAPO... NIAISERIES. — Dans le quotidien *Combat* (22.2.61), Mme Marcelle J. Michel rend compte d'une émission radiophonique qui, dit-elle, la fit s'esbaudir.

« Dès le générique de *Connaissance de l'Est*, il fut évident que M. Etiemble allait soulager son cœur et le nôtre. Le Japon lui fut prétexte à railler sans tendresse les écrivains qui en acclimatèrent chez nous une imagerie ridicule, comme le *pauvre petit Loti*, ou certain grand quotidien du soir, à l'exotisme délirant. Placé dans le contexte du vrai Japon monté en épingle, toutes ces japoneries sombrèrent dans le grotesque, nous faisant passer un bon moment. »

Le « pauvre petit Loti » ! Qu'est-ce à dire ? J'entends bien que M. Etiemble n'a voulu moquer, en l'auteur de *Madame Chrysanthème,* ni l'exiguïté de la taille ni l'impécuniosité de la jeunesse, mais seulement montrer en quel dédain la « nouvelle vague » et lui-même tiennent l'écrivain. Voyons cela.

Combien de fois faudra-t-il répéter que, dans ses romans japonais, Loti ne faisait que peindre avec exactitude, au témoignage des Nippons eux-mêmes et à celui, irrécusable, de Lafcadio Hearn, le Japon encore presque médiéval de l'époque du Meidji ; il ne prétendait pas faire œuvre d'anticipation ni décrire le pays de 1945 écrasé sous les bombes de l'hyper-civilisation américaine Il faut croire que sa prose n'a pas déplu aux Japonais qui lui ont élevé un monument dans le parc de Suwa, à Nagasaki.

Mais au fait, n'était-il pas un peu prophète celui qui, en 1900, plus de cinq ans avant Tsoushima, écrivait :

« ...Ils étouffent dans leurs îles. Les premiers à souffrir seront les Russes. Puis ce sera le tour de la race blanche tout entière... les cuirassés du Japon, irréprochablement tenus, extra-modernes et terribles, paraissent de premier ordre... Entre la Russie et le Japon, la guerre s'affirme inévitable et prochaine, sans déclaration peut-être, elle risque d'éclater demain par quelque bagarre impulsive aux avant-postes, tant elle est décidée dans chaque petite cervelle jaune ; le moindre portefaix de la rue en parle comme si elle était commencée et compte effrontément sur la victoire ».

Hé, hé ! Pour un poète et un romancier comme « ce pauvre petit Loti » ce n'était pas trop mal juger. Prétendre l'accabler sous prétexte que le Japon d'aujourd'hui n'est plus celui de *Madame Prune* montre le peu d'honnêteté intellectuelle de M. Etiemble et en quel mépris il tient ses auditeurs.

On nous dit que M. Etiemble, professeur à la Sorbonne, est un spécialiste des questions d'Extrême-Orient et parle très bien le japonais, voire le chinois. Ouais ! Trissotin aussi était un latiniste distingué.

En fait, au témoignage de ses proches collaborateurs, M. Etiemble en veut à Loti de ce que les touristes d'aujourd'hui arrivent au Japon s'attendant à y retrouver les courbettes et les mignardises des geishas et autres mousmés en kimonos, et ayant préféré la poésie des *Japoneries d'automne* aux ennuyeuses vaticinations de l'auteur de *Philosophie de l'Orient.*

Contrairement à M. Etiemble, nous sommes ravis de cet état d'esprit. Les visiteurs ne seront que trop tôt déçus par le Japon actuel, avec ses usines, ses gratte-ciel, ses prolétaires en bleu de chauffe et ses étudiants marxistes.

Au Japon, comme en Turquie, le progrès (?) marche très vite. Mais quelle émotion lorsqu'on y retrouve intact quelque vestige du passé ! Je l'ai éprouvée naguère à Stamboul, à Eyoub, aux Eaux-Douces d'Asie. Ces sentiments semblent ridicules à M. Etiemble. Tant pis pour lui -

Le premier ouvrage de Loti sur le Japon, *Madame Chrysanthème,* fut écrit en 1885, il y a exactement 76 ans. M. Etiemble, contempteur de Loti, aura-t-il l'honneur d'une citation à la Radio-Télévision, parfumée, en relief et en couleurs de l'an 2037 ? C'est peu probable. Et ce sera dommage pour nos arrière-petits neveux qui pourraient alors entendre « railler sans tendresse » et voir « sombrer dans le grotesque » la prose de ce « pauvre petit Etiemble ».

Hélas ! pas plus que nous, Mme Marcelle J. Michel ne sera encore là pour de nouveau « passer un bon moment ».

Robert Guéneau

JULIEN VIAUD, 21e SUR 22 EN NARRATION FRANÇAISE. — Dans *Le Roman d'un enfant* (p. 216 et 237) Loti nous dit qu'étant au Lycée de Rochefort, il était rebelle à la narration et ne pouvait se décider à développer les sujets qui lui étaient imposés en cette matière.

Une lettre de son frère, reproduite dans *Prime Jeunesse* (p. 55), nous le confirme. En outre, le commandant de Pampelonne qui fut le camarade de Julien Viaud à l'Ecole navale, nous apprend que celui-ci faisait faire ses compositions françaises par un condisciple. (Ct de Pampelonne. *Mémoires.* Au pigeonnier. St-Félicien-en-Vivarais, 1929).

« Ce fut la musique qui nous unit, Lartigue et moi.. Je l'accompagnais souvent au piano ; à nous se joignait Viaud, devenu plus tard célèbre sous le nom de Pierre Loti, et nous lisions ensemble les partitions de nos maîtres préférés.

« Viaud était excellent pianiste et se tirait beaucoup mieux que moi des grimoires musicaux un peu compliqués.

« C'était un homme singulier, artiste autant qu'on peut l'être, dessinant à merveille, peignant de même, musicien consommé. Il ne semblait manquer qu'une corde à sa lyre, celle de la littérature. Il se déclarait incapable d'écrire trois lignes de prose et, lorsqu'il avait à faire une composition fran-

çaise, il en chargeait notre ami Richard Foy qui écrivait fort bien et a même publié, sous le pseudonyme de Marc de Chandplaix, deux ou trois jolis romans, préfacés plus tard par le même Loti.

« Toujours est-il que si l'on eût demandé nos avis sur la destinée de notre camarade Viaud, les uns n'auraient pas hésité à lui annoncer un brillant avenir dans la peinture, les autres dans la composition musicale, mais l'idée ne serait venue à personne de le caser dans la littérature, et l'on aurait ri au nez de quiconque lui aurait prédit un fauteuil à l'Académie ».

Daniel Hervé.

VIENT DE PARAITRE. — La collection des classiques Larousse vient de s'enrichir d'une plaquette consacrée à deux chefs-d'œuvre de Pierre Loti : *Le Mariage de Loti* et *Pêcheur d'Islande.*

Elle comprend des extraits des deux ouvrages, une notice historique, une notice bibliographique et littéraire, des notes explicatives, etc... .présentées par Mme Andrée Alvernhe.

Souhaitons que d'autres ouvrages de Loti viennent compléter cette collection, et rappelons à ce sujet que la maison Hachette à fait paraître il y a quelques années dans la collection des classiques illustrés Vaubourdelle, un petit ouvrage consacré à l'œuvre de Pierre Loti : *Pages choisies.*

H. B.

LOTI ET L'HERBE A NICOT (*suite*). — Voici la réponse de Pierre Loti à la question posée à certaines personnalités par le journaliste Raoul Aubry. Celui-ci fit connaître les résultats de son enquête dans *Je sais tout* du 15 août 1906 :

Cigare ? Pipe ? Cigarette ?

Et voici la réponse de Loti : « Si vous y tenez absolument, dites que je ne fume que des cigarettes égyptiennes et, en Orient, toute la journée des narguilés.

« Je n'ai jamais remarqué que cela eût une action, bonne ou mauvaise, sur mon esprit ».

H. B.

UNE OPINION DE PIERRE LOTI SUR GUY DE MAUPASSANT. — A l'occasion de la maladie qui atteignit Maupassant et le conduisit si rapidement au tombeau, *L'Echo de Paris* du 8 mars 1893 consacra un supplément littéraire au grand écrivain naturaliste.

Ce supplément contient une cinquantaine de texte élogieux des plus grands écrivains de l'époque et, bien entendu, celui de Pierre Loti. Toutefois, notre académicien fut à peu près seul à formuler quelques réserves, se souvenant qu'il avait été sans tendresse pour le naturalisme dans son discours de réception à l'Académie, l'année précédente :

« Maupassant m'inspire une grande admiration presque mêlée d'antipathie.

« Il parle une belle langue sobre, toujours juste, merveilleusement précise. Il a écrit d'ironiques chefs-d'œuvre, dont le plus parfait, à mon avis, est peut-être *La Maison Tellier.* Mais nulle part, même chez les naturalistes les plus outrés, on ne rencontre cette absence complète d'envolée, ce terre à terre tranquille et satisfait, cette joie à constater que nous ne sommes que matière lourde et mauvaise.

« Dans la peur seulement et dans la folie, il apparaît comme un poète, — bien grand, mais si sombre !

P. Loti.

Rappelons que Loti et Maupassant devinrent célèbres à la même époque avec deux premiers ouvrages. En effet Maupassant publia en 1880. *Au bord de l'Eau* et *Boule-de-Suif* et Loti, en 1879 et 1880, *Aziyadé* et *Le Mariage de Loti.*

Qu'on nous permette de faire encore ce rapprochement : ils disparurent tous les deux paralysés, Maupassant précédant Loti de trente années.

H.P. Borgeaud.

L'EXIL D'UN ARTISTE. — Notre ami le grand peintre et graveur Gaston Boucart, président des Charentais de Paris, nous informe que la reconstruction de la gare Montparnasse menace de détruire l'atelier qu'il occupe depuis plus d'un demi-siècle.

Il se voit donc contraint de se séparer de nombre de ses toiles, à l'exception de celles qu'il réserve à des dons et legs. Une rétrospective de son œuvre est organisée 6, rue Vercingétorix, Paris-14e, les vendredis, samedis, dimanches et jours fériés, à partir de 15 heures.

Voilà une visite que, sans engagement de leur part, nos amis ne regretteront pas. Ils pourront y admirer entre autres : le portrait de Loti en arabe (Loti ayant posé en personne), divers aspects de la maison de Rochefort et de la campagne saintongeaise, etc...

Ils marqueront ainsi la sympathie que mérite le probe et talentueux artiste Gaston Boucart. Lui, déjà si éprouvé par la mort de sa femme, le voilà, pour faire place au fameux gratte-ciel (!) projeté, condamné à abandonner ce qui fut sa raison de vivre.

Robert Guéneau.

CONFÉRENCES. — Nos amis habitant la région parisienne trouveront encarté dans le présent fascicule, le programme de la saison d'été des conférences avec projections en couleurs qu'organise notre amie Mme Magné de Lalonde. A nos amis de province, ce programme sera adressé sur demande.

Rappelons qu'aux conférences ayant trait à Loti, nos adhérents sont reçus gracieusement sur présentation de leur carte.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS (VII)

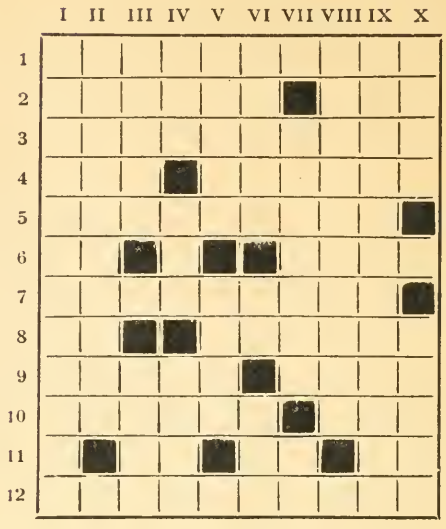
Horizontalement. — 1. LOXODROMIE. — 2. ORAISON. RI. — 3. GAVE. BUAON (nouba). — 4. ANIS. INDIA. — 5. NURSE. — 6. IDRISS. IER. — 7. TÉ. PPOAA (popaa : un Européen en tahitien). — 8. ESON. TEN. — 9. MELEK (Nom d'une Désenchantée, signifie ange, en arabe et en turc). TITO. — 10. EMS (la dépêche d'Ems). ÉPOQUE. — 11. SOIE. CTUDU (Tu-Duc, notre ennemi au Tonkin). — 12. IER. MEEED (Médée).

Verticalement. — I. LOGARITHMES. — II. ORAN. DÉ. ÉMOI. — III. XAVIER (St-François-Xavier). ELSIE (Prénom de Mme Loti-Viaud). — IV. OIES Voir le passage à Vayrac dans *Le Roman d'un enfant*). IPSE. ER. — V. DS (Diraison-Seylor). SPOKE. — VI. ROBINSON. PCM (Physique, chimie, mathématiques). — VII. ONUNU. TOTE (Totem). — VIII. ADRIATIQUE. — IX IROISE. ÉTUDE. — X. EINAER (ânerie). NŒUD.

Solutions reçues : Mlle Laroche (Rochefort) exact 99 %.

MOTS CROISÉS LOTISTES (VIII)

par Robert GUÉNEAU



Horizontalement. — 1. Du pont du *Borda*, par temps clair, Julien pouvait apercevoir cette localité au magnifique calvaire et aux tentations gourmandes. — 2. Julien, fervent huguenot, devait révérer cette capitale de Jeanne d'Albret. Loti serait navré de voir ce que sont devenus ces deux pays qu'il aimait. — 3. Jadis très cultivés en Saintonge. — 4. Personnel malmené. Navire sur lequel un ancêtre de Loti connut une fin tragique (*anagramme*). — 5. Une des rares amours durables et fécondes de Loti. — 6. Article breton. Loti la visita en 1896. — 7. Sur son banc de quart, Loti était bien placé pour apercevoir cette lumière. — 8. Note rarement inscrite par Loti sur ce qu'il recevait. Le matelot infortuné qui est dans cet état n'a même plus la peau sur les os. — 9. Du haut du Sinaï, Loti pouvait l'apercevoir. Quatre lettres du nom de Loti. — 10. Si Loti avait suivi Brazza au Congo il aurait dû apprendre cette langue. Ils brillaient sur les manches de Loti (*anagramme*). — 11. Article arabe. Initiales chères à Loti. Pour Julien c'était la direction des grandes vacances. — 12. Peu de personnalités le furent autant que Loti.

Verticalement. — I. Son mur est célèbre grâce à Loti. — II. Loti devait aimer le texte et la musique de ce conte oriental. — III. Injonction de Loti à Kermadec dans le service. Mont provençal, qu'un roman récent à mis en vedette et que Loti et Léo Thémèze ont dû gravir au cours de leurs promenades. — IV. C'est en somme le 2 horizontal. Interrogation ou relation. Malgré son titre de pacha, il n'avait pas la sympathie de Loti. — V. Il y a un faux pas dans cette danse préférée des marins. Mer asiatique où Loti n'a jamais navigué. — VI. Jadis en Grèce, priva de ses droits civiques. A l'entrée d'un port méditerranéen spécialisé dans la fûtaille. Ainsi finit un des héros de *Pêcheur d'Islande*. — VII. Loti ne visita pas cette île assez importante de la Polynésie française. Romains. — VIII. Cabaret breton fréquenté par Loti. — IX. Ce n'était sûrement pas la boisson préférée de Pierre Le Cor. — X. Grâce à ses succès littéraires, Loti put en procurer un peu à ses « chères robes noires ». Cris qu'auraient poussés des bacchantes pour fêter les souleries de « Mon frère Yves ».

I. M. B. Vesoul. D.L. 375-II-1901. Le Gérant Robert GUÉNEAU

Mlle Lepabic (Paris), Mme Leroy (Paris), Mme Lolliot (Alger), M. Mabille (Latresne), Mme Magné de Lalonde (Paris), Mme C. Magny (Versailles), Mme H. Magny (Paris), Mlle Maisonneuve (St-Savinien), Mme Mallet (Bordeaux), Mme Mandonnet (Paris), Médecin-Général Martinaud (La Rochelle), Dr Mathieu (Clermont-Ferrand), M. Mauny (Dakar), M. Mémain (St-Pierre-d'Oléron), M. Membré (Bondy), M. Mordreuc (Pleudihen), M. Moulis (Toulouse), M. Mouret (Avignon), Mme Munier (Alger), Mlle Nouvion (Neuilly), Dr Pasquet (Toulon), M. Pelestor (Digne), M. Petitat (Sceaux), M. Pichard du Page (Versailles), Mlle Piveteau (Paris), M. Plazanet (Rochefort), M. Pluvinage (Maisons-Alfort), M. Poncelet (Morigny), M. Pons (Chatenay-Malabry), M. Prunetti (Dax), Dr Quercy (Gennevilliers), M. Raphael-Leygues (Paris), M. Maurice Rat (Paris), M. Rey (Nice), Dr Robin (Bretenoux), M. Rols (Lille), M. Ropiteau (Meursault), Ct Rouch (Monte-Carlo), M. de Rougemont (Paris), Mme Rousseau (Neuilly), Mme Rousseaux-Duplais (Rochefort), Mme Savelli (Clichy), M. Schmitt (Colmar), Mlle Sery (Issoudun), M. Taillemite (Paris), M. de Taulignan (Paris), M. Tenaillon (Agen), M. Thomas (Bordeaux), M. Tahar Toros (Istanbul), Mme Valence (Rochefort), M. Vignaux (Loix-en-Ré), M. Vigne (Montreuil), Ct Vulliez (Paris).

La Ville de Paimpol. — La Ville de Rochefort. — Association des anciens marins de la R.A.T.P. — La Ville de St-Pierre d'Oléron.

IV. Membres TITULAIRES :

Paris. — Mmes Gardiol, Imbert, d'Or, Stammler, Suquet, Valentin.

MM. de Balasy, Barrère, Bauné, Boucard, Caubère, Denizet, H. Fallourd, Ferhad, Henriot, Hervé, Laurent, Lehir, Sorbets, de Vaux de Folletier.

Banlieue et Région parisiennes. — Mmes Hondré, Janvier, Lacroix, Laroche, Thomas.

MM. Boulan, M. J. Loti-Viaud, Marin-Darbel, Prévost, Wietzel.

Rochefort. — Mmes Barbier, Casanelli d'Istria, Laroche, Malifaud, Rolland, MM. Morice, Postel, Vialard.

Région des Charentes. — Mmes Artaud, Courcelle, Descubes, Girard, Marcombe, Martin-Serre, Oriou. MM. Augibeau, Demanche, Gueffier, Verliac.

Bordelais. — Mmes Gaborit, Marie. MM. Fougère, Labatut, Labéguerie, Mandoul.

Pays Basque. — Mme Bergez. MM. Baciocchi, Gardien, Maubourguet, Viar.

Région du Centre. — Mmes Madelmont-Trassy, Pannetier, MM. Feurstein, Mazeron, Robert.

Normandie, Bretagne, Poitou. — Mmes Bonnin, Durand. MM. Bazin, Jégu, Le Corre, Moulin, Rouché.

Midi et Sud-Est. — Mmes Balleydier, Decourt, Goybet. MM. Barbançon, Boudry, Cailliéret, Ponsin.

Nord et Est. — Mlle Henry. MM. Heu-Moun-Kong, Wohlfarth.

Outre-Mer. — MM. Abd-el-Tif, Cao-Van.

Etranger. — Miss Moran. M. Juddson (Etats-Unis). Mme Virtanen. M. Piipponen (Finlande). Mme Van Lawich (Hollande).

V. ABONNÉS :

Bibliothèques de France (20), Cie Générale Transatlantique (10), Messageries Maritimes (10), Marine Nationale (10), Archives de la Charente-Maritime (1). Lycée Pierre-Loti à Rochefort (1), Collège de Jeunes Filles de Rochefort (1), Bibliothèque de la Rochelle (1), Ministère de la France d'Outre-Mer (1), University of Illinois (1), Darmouth Collège (1), Marine Inter-Préfectures (1), Parker et sons (Oxford) (1).